

Gaston CALMETTE
Directeur-GérantRÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr^e)

POUR LA PUBLICITÉ

S'adresser, 26, rue Drouot
à l'hôtel du « FIGARO »ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES
Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}
8, place de la Bourse

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte
de dire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)H. DE VILLEMESANT
FondateurRÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr^e)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N°s 102.46 — 102.47 — 102.48

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise	45	80	160
Départements	48	85	170
Union postale	52	95	185

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

SOMMAIRE

PAGES 1, 2 ET 3

Coquelin : ROBERT DE FLERS.
La Vie de Paris : Féminisme militaire : GEORGES DORVAL.
Mort de Constant Coquelin : A Pont-aux-Dames : EMILE BERR.
Serge Bassot : L'art du comédien : RIGOLD GIGOUX.
Coquelin amateur : ROGER MILÉS.
L'impôt sur le revenu : En retraite : AUGUSTE AVRIE.
Le monde religieux : Une œuvre, l'Union chrétienne : JULIEN DE NARFON.

PAGES 4, 5 ET 6

Un cinquantenaire : EM. B.
Journaux et Revues : ANDRÉ BEAUNIER.
En Allemagne : MATHIS : JULES HURET.
Gazette des Tribunaux : L'empoisonneuse de Saint-Amant : GEORGES CLARETTE.
Les Théâtres : Théâtre Sarah-Bernhardt : « La fille des Robinson », « Bohèmes ».
Théâtre du Châtelet : « Les Aventures de Gayopche » : FRANCIS CHEVASSU.
Théâtre de la Gaîté : Isadora Duncan et son école d'enfants : INTERIM.
Le « Poulailler » interdit : G. D.
Feuilleton : Métropolis : UPTON SINCLAIR.

Coquelin

Coquelin aîné est mort hier matin à Pont-aux-Dames, dans la Maison des Comédiens, où il voulait se reposer quelques jours. Il venait de se lever ; il allait se mettre au travail et étudier le rôle de Chantecler, lorsque brusquement il s'abattit sur le sol. On accourut : il était mort, foudroyé par une embolie au cœur. Celui qui fut l'admirable interprète de Molière n'était point, je pense, souffrante d'une fin plus digne de son maître. Mais quelle douleur eût été la sienne s'il avait pu prévoir que la joie suprême lui serait refusée de créer le rôle attendu, chéri, qu'il appelait depuis si longtemps de toute son admiration et de tout son espoir, le rôle que lui destinait non seulement le génie d'Edmond Rostand, mais aussi un vieux mot charmant et désuet de la langue française, puisque dans les vieux livres il est dit que le co « coqueline » lorsque le soleil va se lever. Hélas ! le coq ne chantera plus !

Un grand artiste qui fut un grand brave homme vient de disparaître. Nous tous, qui l'avons connu, nous l'avons aimé. Nous ne pouvons sans un chagrin profond songer à tout ce qu'il emporta avec lui, non seulement d'art, de science et de talent, mais aussi d'inlassable bonté, de robuste bon sens, de vaillante jeunesse.

Coquelin était né en 1841. Nous l'avions oublié, lui aussi. Il rajournait à chaque rôle comme les chènes rajournent à chaque printemps. La bonté s'épanouissait sur son visage. Il avait l'esprit et le corps bien portants, et l'on devinait, rien qu'à le voir, l'heureux accord de sa conscience et de ses actes. Il était excellent, familier, brusque, cordial. Ses bons petits yeux, dans sa brave et loyale figure, n'avaient que des regards de sympathie. Son extrême assurance et son air de satisfaction trahissaient non point la vanité, mais la grande quiétude et la paix intérieure de ceux qui, n'ayant rien à se reprocher, ne reprochent rien aux autres.

La dernière fois que je vis Coquelin aîné, c'était au chevet du lit de mort de Victorien Sardou. Il s'approcha de celui qui avait été si longtemps son ami et, après l'avoir longuement considéré, il lui mit au front le baiser d'adieu. Le lendemain, il l'accompagna la dépouille mortelle de l'auteur de *Thermidor* jusqu'à son petit cimetière de Marly-le-Roi. Il resta l'un des derniers, ému, bouleversé, parmi les tombes bordées de petits ifs, comme il songeait à s'habiller tout doucement au séjour qui, hélas ! allait bientôt devenir le sien.

Avec Coquelin aîné disparaît l'expression la plus haute et la plus parfaite de l'art du comédien. Le Théâtre, qui porte déjà le double deuil de Sardou et de Royer, devra prendre un nouveau crépuscule. Il perd, en effet, l'un de ses plus grands et de ses plus fervents serviteurs, qui lui était dévoué comme les grognards de la Grande Armée étaient dévoués à leur Empereur. Nul ne servit son art avec plus de constante passion. Coquelin, en cette matière, n'admettait point les demi-mesures, et il se mettait volontiers en colère contre ceux qui se réclamaient du théâtre sans s'y consacrer. De même que Théodore de Banville disait l'humanité en deux catégories : « ceux qui aiment Shakespeare et les mouchards » ; Coquelin consentait à ces classifications partiales, mais d'une si touchante sincérité ! On lui recommandait un jour un jeune artiste débutant : « Ne me parlez pas de ce garçon-là, s'écrit-il, c'est une canaille ! »

— Mais en quoi ? insistait le visiteur.
— Comment ! en quoi ? Il laisse tomber les finales !

Il fut, si l'on peut dire, l'apôtre de la diction, le grand classique de l'art scénique, le maître incontestable et incontesté d'un genre et d'une école. Il eut, poussées à un degré prodigieux, les qualités qui sont l'essence même du théâtre : l'éclat, la santé, la belle humeur, l'émotion et la joie communicatives, et pour exprimer tout cela d'un beau mot dont il était digne : le rayonnement ! — On avait dit de lui, en manière de boutade : « Il excelle dans les pièces où il y a des vers et pas de meubles. » Cette épigramme est un très bel hommage.

C'est, en effet, de ses moyens, de ses seuls moyens, indépendamment du cadre, du décor et de la mise en scène, que Coquelin tirait ses plus prodigieux effets ; c'est de cette voix merveilleuse,

capable de rendre toutes les colères et toutes les tendresses, et qui exprimait tour à tour, avec tant d'incroyable docilité, la verve menaçante de Figaro, la triomphante fourberie de Mascarille, l'insouciance brave de don César, l'ignominie à panache de don Annibal, la misère gaïement résignée de Gringoire, l'insolent persiflage du duc de Septmonts ou l'héroïsme passionné de Cyrano de Bergerac, — de cette voix sonore comme un clairon et vibrante comme un luth, de cette voix où passaient toute la joie et toute la douleur, tous les rires et toutes les larmes, de cette voix qui, hélas ! s'est tue pour toujours et en qui résonnaient, selon la volonté de l'auteur que l'artiste faisait sienne, les sept cordes de la lyre. Avant tout et par-dessus tout, Coquelin aimait l'interprétation des poètes, de tous les poètes, de ceux dont la muse plane, de ceux dont la muse vole, de ceux dont la muse trotte. Il mit son talent fait à la fois de fougue bien ordonnée et d'autorité au service de l'énorme Pégase aux ailes de foudre et d'orage aussi bien que des petits poneys fringants qui semblent ailes d'ailes de libellule, comme l'a dit si joliment un de ses auteurs préférés.

Sa sensibilité était capable de tout ressentir, comme sa voix de tout exprimer, — et il sculpta l'idéal avec autant de talent que le réel. Tour à tour humain ou funambulesque, il voyagea au pays de la Chimère, au pays de la Lune, tout comme son cher Cyrano, au pays de la Fantaisie dont son maître Banville lui fit visiter les paysages miraculeux, et enfin au pays de la vie et du bon sens qui, disait Alphonse Karr, « a pour capitale Molière ».

Si Coquelin remporta d'aussi brillantes victoires dans les genres les plus variés, il resta cependant fidèle jusqu'au dernier jour à ses principes et à ses théories d'art dont son talent était l'argument le plus décisif. Les audaces disciples du réalisme, qui songeaient à transporter au théâtre le mouvement et le rythme même de la vie, l'exaspéraient. Combien de fois l'ai-je entendu protester avec véhémence contre ces tendances novatrices !

— Ils vont tout gâter, s'écrit-il, tout salir ! Le théâtre, c'est la consolation de la vie, ce n'est pas la vie elle-même. Le théâtre, c'est le rêve, ce n'est pas la réalité.

Il voulait que son art gardât son magnifique cortège de chimères et d'illusions et qu'il tint à ses conventions comme à d'indispensables privilèges, — et il ajoutait :

— Le mensonge de l'autre côté de la rampe n'est-il pas nécessaire à l'apparence de la vérité ?

Il citait, à l'appui de cette opinion, l'aventure qui lui était arrivée en tournée un jour qu'il jouait le rôle d'Annibal, de *L'Aventurier*. Brisé par la fatigue du voyage, il fut pris d'un irrésistible sommeil auquel il ne put résister, précisément à l'instant où Annibal doit s'endormir. Au bout de quelques instants il se mit à ronfler au naturel. Le lendemain on célébra la perfection de son interprétation, mais on tomba d'accord pour formuler cette réserve : « Seulement, M. Coquelin dort mal, il n'a pas l'air de dormir. »

Je n'ai pas à retracer ici la carrière à la fois éclatante et laborieuse du grand comédien qui vient de disparaître. Ce ne fut pas seulement un admirable artiste, ce fut aussi un grand homme de bien, qui pendant toute sa vie voua à la défense et à la protection des petits, des humbles, des souffrants les trésors de son énergie, de son activité et de son cœur. Ceux qui le connurent savent seuls avec quelle sollicitude et quelle vigilance de tous les instants il dirigea l'Association des artistes dramatiques dont il était l'infatigable président. Mais ce n'était pas assez, et il fonda la maison de retraite des comédiens à Pont-aux-Dames, que sa mort va douloureusement illustrer et fera plus encore à ses vives pensionnaires ; de telle façon qu'en rendant là le dernier soupir il aura encore trouvé le moyen de mettre sa gloire au service de la charité. Ce lieu d'asile et de repos pour les vieux acteurs malheureux était depuis quelques années la constante préoccupation de Coquelin et jamais, pour en assurer la prospérité, il ne ménagea ni sa peine, ni son temps, ni son argent.

Il savait en effet que rien n'est plus mélancolique que la vieillesse des comédiens, et qu'elle a le plus souvent quel que chose de très amer et de très puéril. Il avait observé depuis longtemps que ses camarades, dès qu'ils tombent dans l'infortune, étaient incapables de la moindre initiative utile. N'est-ce point la profession qui le veut ainsi ? Ces pauvres gens ont vécu tant de rôles et tant de personnages que, tout en acquérant l'expérience de leur art, ils négligent l'expérience de la vie. Et Coquelin décida de venir au secours de ceux qui souvent en étaient réduits à mendier du « côté cour » pour avoir rêvé trop longtemps du « côté jardin ». Avec un zèle et une ardeur admirables, au bénéfice des cigales qui ont chanté tout l'éclat, et dont maintenant la bise venue poudrière frimas les têtes un peu folâtres, il stimula les bonnes volontés et les bons sentiments des fourmis, qu'il fit le miracle de rendre préteuses, et il réussit à édifier la « Maison des Comédiens ». Ce fut sa joie d'être parvenu à donner un asile entouré d'un beau parc — un vrai décor — aux Célémènes désemparées et aux Alceste trébuchants, aux Scapins éclopés et aux Marinettes en cheveau blanc. Coquelin aimait à faire visiter sa chère maison. Je me souviens qu'il voulait bien me guider dans cette promenade, et, en me faisant entrer dans une chambre :

— Voici, me dit-il, le lit du vieil acteur. Il se lève, il ouvre la fenêtre, et voilà le paysage qu'il a sous les yeux. S'il s'en-

nuie, il frappe au mur, et son voisin vient le retrouver... Ils s'assoient tous les deux ici, au coin du feu. Ils parlent « théâtre », naturellement, ils évoquent leurs succès, leurs insuccès...

— Je les entends d'ici, interrompit une des personnes présentes... C'est là qu'ils diront : « Ce Coquelin n'avait aucun talent... »

Coquelin sourit et répliqua :
— Je l'espère bien. S'ils disent cela, mon but sera atteint, et j'aurai la preuve qu'ils me traitent en camarade.

Toute cette bonté, toute cette science, tout cet art, toute cette activité sont aujourd'hui anéantis. De longs et beaux regrets feront cortège à celui qui vient de s'en aller. Aussi bien tous les auteurs qu'il a joués sont-ils devenus ses amis, et Coquelin, par sa cordiale familiarité et sa robuste franchise, oppose un contraste frappant au comédien de La Bruyère, qui, « couché dans son carrosse, jette de la boue au visage de Corneille qui passe à pied ».

D'illustres amitiés vinrent à lui. On sait que Gambetta et que Waldeck-Rousseau l'admirent dans leur intimité. Coquelin parut quelquefois heureux et fier d'un tel honneur. On se tromperait singulièrement en rendant sa vanité responsable de cette satisfaction. Non, mais il savait que grâce à ces influences il lui serait possible d'obtenir plus facilement telle concession, tel avantage, tel privilège pour quelques-unes de ses bonnes œuvres. Il était de ceux dont le cœur seul a de l'amour-propre.

On a coutume de dire que les comédiens laissent après eux le souvenir du grand geste qui leur était personnel et familier. Les années ont en beau passer, on parle encore du coup de chapeau de Frédéric Lemaître, du coup d'éventail de Mlle Mars et de la manière dont Molière brandissait son épée. Le geste que la postérité assignera à Coquelin sera plus beau, plus noble, plus éloquent encore : ce sera le geste de donner...

Robert de Flers.

LA VIE DE PARIS

Féminisme militaire

Ces jours derniers la « décision » du 10^e régiment d'infanterie portait un ordre ainsi conçu :

« Le colonel informe messieurs les officiers mariés qu'ils auront à se présenter demain en compagnie de leurs femmes à la salle d'honneur de la caserne. »

La plupart de ces dames, un peu surprises de cet exercice de mobilisation pour dames, s'en amusèrent.

Quelques-unes, les timides, s'en émuèrent, et certaines, peut-être bien, l'entendirent sans enthousiasme : songez donc ! une obligation de plus dans la journée d'une Parisienne ! Pourtant, on est soldat ou on ne l'est pas, et toutes, à l'heure dite, furent exactes au rendez-vous du colonel Gérard.

Mais de quoi pouvait-il bien être question ?

Derrière la grille de la caserne, sous les yeux des troupiers étonnés et ravis, un groupe de dames se forma où les discussions allaient leur train. Les espérances parlaient d'exercices d'assouplissement et d'escrime à la baïonnette ; les personnes graves, au contraire, se voyaient déjà, le brassard au bras, ramassant de faux blessés sur le terrain d'Issy-les-Moulineaux.

Mais les plus nombreuses souriaient de ces hypothèses, sachant bien que lorsque des femmes sont officiellement appelées à se réunir, quelque œuvre d'assistance doit sortir de leur petit congrès.

Et elles avaient raison. C'était bien de philanthropie qu'il s'agissait. Le colonel Gérard reçut ces dames dans la salle d'honneur avec son habituelle amabilité et, après les avoir remerciées de leur empressement, leur dit en quelques mots ce qu'il attendait de leur bonne volonté.

On ne songe pas assez communément au nombre de jeunes gens qui fondent un foyer avant d'avoir satisfait aux obligations du service militaire, mais on peut imaginer sans peine quel doit être, en dépit des 0 fr. 75 centimes alloués par l'Etat, le sort des familles dont le chef gagne un sou par jour. C'est la misère bien souvent pour la femme et pour les petits.

Venir en aide à cette détresse, tel était le but offert par le colonel du 10^e aux femmes de ses officiers. Le moyen : la constitution d'une mutualité maternelle qui réunirait toutes les femmes du régiment, les femmes des soldats, les femmes des chefs, toutes versant une modeste cotisation, mais toutes associant aussi leurs démarches, leurs soins, leur travail même pour secourir les plus déshéritées.

Il suffisait de proposer une telle tâche à des femmes françaises pour la voir acceptée d'enthousiasme. Sous la présidence de Mme la colonelle Gérard, l'œuvre fut fondée séance tenante, et la première réunion a eu lieu hier. Désormais les femmes des soldats pauvres seront visitées, secourues, consolées souvent par les femmes de leurs officiers ; les enfants seront vêtus, gâtés parfois, toujours guidés par de bonnes paroles ; surtout un trait d'union sera créé entre des femmes que tout, dans la vie, paraissait devoir séparer, mais qu'aura rapprochées la confraternité de la grande famille militaire.

Ce qui rend possible l'exécution de ce beau projet, c'est que — on le sait — les soldats mariés sont affectés à des régiments proches de leur domicile. Le 10^e, pour sa part, possède près de 200 hommes dont le foyer est à Paris ou dans la banlieue.

Parmi les nouvelles associations, peut-être y en a-t-il quelques-unes qui, le soir de quelques heures dérobées aux habitudes quotidiennes par le travail à l'ouvrage régimentaire, ou par les longues démarches à la recherche des misères cachées, il dut même y avoir des pré-occupations inavouées, à la perspective d'un budget déjà trop modeste, grevé désormais par des allées et venues, ou l'obole d'un

coût de femme ne saura jamais refuser ; néanmoins, la belle humeur générale, la spontanéité de propositions toutes plus généreuses les unes que les autres, la grâce des sourires et l'élan des bonnes volontés durent être pour le chef de corps d'un heureux augure pour le succès de son entreprise. Bâti sur le rêve sur la générosité des femmes n'était-ce pas fonder son espérance sur le roc ?

Voilà, en tout cas, un résultat que n'avaient pas prévu les plus chauds défenseurs de la loi de deux ans et de la suppression des dispenses : les femmes soumettant leur gracieux contingent aux obligations du service militaire.

Georges Dorval

Échos

La Température

Le beau temps continue. La journée d'hier à Paris a été superbe, avec un beau ciel clair et un soleil radieux ; mais le froid est très vif, car on notait encore dans la matinée des minima de 5° à 7° au-dessous de zéro. A cinq heures du soir le thermomètre marquait 3° au-dessus. La pression barométrique demeure élevée : à midi, elle accusait 772^{mm} 8 et 776^{mm} sur le nord de la France.

On signale quelques chutes de pluie sur les îles Britanniques et l'Italie ; il neige en Russie ; en France le temps a été beau partout. Quant à la mer, elle est houleuse à Port-Vendres et près de Toulon, peu agitée ou belle ailleurs.

La température a baissé dans nos régions du Centre et du Nord-Ouest.

Départements, le matin. Au-dessus de zéro : 0° à Cotte, 0° à Brest, 1° à Biarritz, 2° à Cherbourg, 3° à Ouessant, 7° à Orléans et à Alger, 8° au cap Béarn.

Au-dessous de zéro : 0° à Boulogne et à Perpignan, 1° à l'île d'Aix, 2° à Marseille, à Lorient et à Toulouse, 3° à Dunkerque, à Rochefort et à Nancy, 4° à Nantes et à Bordeaux, 5° au Mans et à Limoges, 6° à Lyon et à Gap, 7° à Clermont, à Charleville et à Besançon, 8° au puy de Dôme et 18° au pic du Midi. A Moscou on notait hier 23°.

En France, le régime de vents d'est avec temps beau et froid reste probable.

(La température du 27 janvier 1909 était, à Paris : 1° au-dessus de zéro le matin et 6° l'après-midi ; baromètre : 775^{mm} ; ciel très nuageux.)

Monte-Carlo. — Température : à midi, 18°. Temps doux.

Nice. — Température : à midi, 13° ; à trois heures, 13°.

Les Courses

Aujourd'hui, à 1 heure 45, Courses à Nice. — Gagnants du *Figaro* :

Prix des Éclats : Janvier II ; Copernic II.
Prix des jasmis : Podolite ; Galdavos.
Prix du Casino Municipal : Roi du Monde ; Wild Aster.
Prix des Anémones : Madrigal III ; Filerin.

Aujourd'hui, à 1 heure 45, Courses à Vincennes. — Gagnants du *Figaro* :

Prix de Bayeux : Fantasia ; Facilité.
Prix de Falaise : Fakir T ; Frébourg.
Prix de Pont-l'Évêque : Désiré ; Diavolo.
Prix de Lézine : Drapau ; Fille de l'Air.
Prix de Cœur : Forsan ; Fauvette.
Prix de Vire : François ; Fégrana.

A Travers Paris

C'est M. Maurice Barrès qui, cet après-midi à la réception de M. Henri Poincaré sous la Coupole, remplira exceptionnellement les fonctions de chancelier de l'Académie française.

Il remplace en la circonstance le regretté cardinal Mathieu, qui était chancelier lors du décès de Sully Prudhomme, prédécesseur du récipiendaire, et qui aurait dû, selon les traditions de l'Académie, être aux côtés de M. Frédéric Masson, directeur, pour accueillir le nouveau élu.

Le bureau de l'Académie sera donc composé aujourd'hui de MM. Frédéric Masson, directeur, Maurice Barrès, faisant fonction de chancelier, et Thureau-Dangin, secrétaire perpétuel.

M. Henri Poincaré sera introduit par MM. Alfred Mézières et de Freycinet, qui l'a prié d'être ses parrains.

La séance devant commencer à une heure, on ouvrira les portes à midi précis.

Oiseau blessé.

La troupe de la Scala n'est point tout entière retournée en Italie. Il reste à Paris une petite danseuse.

Elle a treize ans. Elle était partie l'autre matin de Milan avec ses gentilles compagnes, toute joyeuse à la pensée qu'elle allait voir ce Paris merveilleux, qu'elle allait pour sa petite part contribuer au succès de la soirée de gala, au triomphe de la fameuse Ecole de danse. Elle se sentait, il est vrai, un peu fiévreuse, elle éprouvait un grand mal de tête ; mais elle s'était bien gardée de le dire...

A peine arrivée ici, son malaise augmenta ; il lui fut, malgré ses larmes, renoncer à figurer dimanche soir dans les danses et dans l'apothéose. Un médecin, mandé en hâte, découvrit les premiers symptômes de la scarlatine. La troupe dut reprendre le lendemain matin le train pour Milan. Que faire ? On décida de la transporter à l'hôpital Hérold, place du Danubie. Le duc Visconti di Modrone et M. Mingardi, le directeur de la Scala, la consolent de leur mieux. Résignée et vaillante, elle promet d'être bien sage.

Surtout, recommande-t-elle, qu'on n'en dise rien à maman qui est à Milan. Expliquez-lui que je suis un peu souffrante et que je reviendrai très vite.

Mais une difficulté se présente, la pauvre enfant ne parle pas un mot de français ; les médecins, et les infirmières ne savent pas l'italien... Heureusement, il est une bonne fée à qui le duc Visconti a

confié en parlant la jeune malade. Cette bonne fée, c'est Mlle Aida Boni, la délicieuse pensionnaire de l'Opéra qui, aussitôt, n'écouterait que son bon cœur, se rend très courageusement au chevet de sa petite compatriote qu'elle reconforte et sur laquelle elle se met à veiller avec toute la sollicitude émue d'une grande sœur...

Aux dernières nouvelles, la petite ballerine — Tiberina Provano — allait légèrement mieux. Elle est d'ailleurs admirablement soignée par le personnel de l'hôpital auquel la direction de l'Opéra l'a recommandée.

Telle est l'histoire véridique que nous avons apprise hier.

Pauvre oiseau blessé !

ODELETTE AU PROGRÈS

Oh ! le Progrès ! Joseph Prudhomme, Homais, Bouvard et Pécuchet. N'en parlent qu'en se gonflant, comme si chacun d'eux le déclençait !

O Progrès ! sophisme suprême, Puisque l'Homme est toujours pareil ! — Tu n'es que le « tarte à la crème ! » De tous les vendeurs de soleil.

La manne que tu nous partages Nous empoisonne à tout moment, Et chacun de tes avantages Est doublé d'un désagrément.

L'électricité coutumière Comble Paris de clarté ! — mais Pour priver Paris de lumière Un Pataud suffit désormais !

La linotype à chaque feuille Fournit sa vive netteté. — Mais pour peu qu'un Sergent le veuille, Chaque journal est saboté !

Tu nous fais, Progrès qui nous bernes, Regretter — qui te gagne y perd ! — La torche du temps des cavernes, La presse à main de Gutenberg !

Louis MARSOILLEAU.

M. Alfred Jeanmougin va, le mois prochain, du 1^{er} au 15 février, exposer ses œuvres, rue Laffitte, dans les galeries Georges Bernheim.

Cette curieuse exposition comprendra trente-sept tableaux, pour la plupart des paysages de Lorraine, de Franche-Comté, du Jura ou de la Marne, régions dont la beauté calme et poétique a particulièrement inspiré M. Alfred Jeanmougin.

La forme n'a presque rien perdu de ses beautés depuis Bidoison.

Jugez-en. Un chef de bureau du ministère des finances prend sa retraite, il y a un an. Enchanté de n'avoir plus à respirer son air quotidien dans les soupentes que l'administration aménagea — si l'on peut dire — pour son personnel, dans le Louvre royal, il part pour un voyage au pays de lumière.

Rentré ces jours-ci, il s'avise d'aller toucher sa pension de retraite dont quatre trimestres sont échus. N'écouterait que l'expérience acquise, croit-il, pendant ses trente années d'administration, il se présente au ministère qui fut le sien, muni d'un certificat de vie daté de la veille :

— Mais, pardon, monsieur, ce certificat est insuffisant.

— Comment ?

— Il en faut un par trimestre, c'est la règle. Celui-ci est valable pour le dernier trimestre écoulé. Il m'en faut un pour chacun des trimestres précédents.

Notre ancien chef de bureau doute une seconde de son interlocuteur et de lui-même, puis il s'incline, et s'en fut dire au maire de son arrondissement à peu près ceci :

— Monsieur, je suis bien vivant aujourd'hui, vous le voyez, veuillez certifier que je n'étais pas mort il y a trois mois, il y a six mois et il y a un an.

Les « Visions d'Orient » de Gervais Courtellemont attirent chaque soir un public d'élite dans cette charmante salle Charras, si goûtée du public élégant qui la fréquente.

Les merveilleuses projections en couleurs rapportées par le voyageur reproduisent sur l'écran, en toute sincérité, sans retouches ni artifices, les couleurs enregistrées par la plaque sensible. Ces tableaux exquis, découpés avec art par l'artiste amoureux de l'Orient et de ses splendeurs, nous donnent des sensations d'art très pures et très rares, indéfinissables et très prenantes.

Ceux qui les ont vus une fois veulent les revoir et disent autour d'eux : « Allez voir ça. » Ainsi est né le succès de bon aloi du spectacle de la salle Charras.

A l'annonce des autres succès, celui de la *Revue des Folies-Bergère*, loin de diminuer, va toujours grossissant ; les Parisiens ne se lassent pas de venir admirer les merveilleux tableaux des Châteaux de la Loire et la splendide finale, la Réception de Louis-Philippe à Londres par la reine Victoria et le Prince consort. Leurs acclamations, se joignant à celles de nos voisins d'outre-Manche, si nombreux toujours au premier de nos musées-halls, cimentent chaque soir l'Entente cordiale des deux nations amies.

Hors Paris

De Saint-Sébastien :

« Les étrangers de marque prennent d'assaut les grands hôtels, et l'on ne s'entretient plus que des prochaines fêtes du carnaval. Vingt-huit grands chars, quarante-sept groupes artistiques, quinze cents figurants participent à ce défilé unique dont le retentissement, chaque année, est absolument mondial. Le comité des fêtes a tenu à faire grandement les choses, et ces fêtes seront le préface de

distractions sensationnelles qui se poursuivront sans interruption pendant la saison.

« Le Casino de Saint-Sébastien, qui est ouvert toute l'année, peut être considéré comme l'un des plus beaux d'Europe. »

Excès de vitesse... aux Indes.

Un des maharadjas les plus puissants et les plus riches des Indes, le nizam de Hyderabad — il a quelque trente millions de revenu — à la passion de l'automobile ; on raconte qu'il achète les voitures par douzaine.

Récemment, un de ses sujets, grand amateur de vitesse, osa dépasser l'automobile du souverain. Celui-ci eut une terrible colère. Dès le lendemain, le trop rapide sujet fut traduit devant une Haute Cour et condamné à dix mille roupies d'amende, c'est environ seize mille francs ; en outre, la voiture fut confisquée. Mais, avant la confiscation et la mise au rancart, on la fit passer, une dernière fois, par les rues de la ville, traînée maintenant par des bœufs, à leur allure lente et lourde ; le mécanicien était enchaîné sur son siège.

Tel est — mais à Hyderabad ! — le vrai danger de la vitesse...

Nouvelles à la Main

— Il est question de supprimer cent sous-préfets.
— Que deviendront-ils ?
— On tâchera de leur trouver des emplois. Mais c'est bien difficile.
— Evidemment ! Des sous-préfets, ils ne savent rien faire...

— J'approuve fort cette idée. Un grand nombre de sous-préfets étaient inutiles.
— Oui, mais si on se met à raisonner comme ça, que restera-t-il bientôt de l'Administration française ?

qu'on fit pour lui l'événement la préoccupation, à tout ce qui intéressait la vie de cette chère maison. Mardi soir, après une journée tranquille, il s'était couché. Il avait amené avec lui, à Pont-aux-Dames, son ami Chabert, qui lui servait de secrétaire, et un valet de chambre. Tous deux semblaient parfaitement rassurés sur son état. Il avait même insisté pour que Chabert rentrât à Paris.

Hier matin, après une très bonne nuit, Coquelin se lève — je raconte ce qui m'était dit tout à l'heure par la directrice de la maison :

— Il s'assoit dans son fauteuil, et commence sa toilette. Il était huit heures et demie. Et l'on entend soudain un bruit de chute. Le valet de chambre se précipite. Il trouve son maître immobile, allongé sur le tapis, la tête en avant. Il l'appelle. Pas de réponse. M. Chabert survient; on relève le pauvre corps inanimé, on l'étend sur le lit, on court chez le médecin. C'était fini. Coquelin était mort subitement, sans souffrance, d'une embolie au cœur.

On imagine quel fut alors l'affolement de tous. Tandis que les pauvres pensionnaires, informés de la tragique nouvelle, sortent de leurs chambres, se précipitent en larmes au chevet de leur vieil ami, M. Chabert court au téléphone, et annonce à M. Charley, administrateur général de la Porte-Saint-Martin, que Coquelin est mort. M. Hertz est aussitôt prévenu. On lui demande d'aller avertir Jean Coquelin et sa mère. Jean Coquelin, l'avant-veille, avait eu avec son père un long entretien par téléphone; il lui avait dit l'impression excellente qu'emportait Rostand de la première répétition à laquelle il avait assisté, et combien étaient grandes la joie et la confiance de tous. Et Coquelin s'était montré ravi de ces bonnes nouvelles. Jamais sa voix n'avait, au téléphone, sonné plus vibrante et plus gaie !

Bouleversé d'une émotion qu'aggrave encore, en un si affreux moment, l'inquiétude d'un état de santé de sa mère, Jean Coquelin, accompagné de son oncle Vasa, de M. Clemenceau et de M. Hertz, se faisait en toute hâte conduire à Pont-aux-Dames.

Et c'est devant le corps de son père que le pauvre garçon recevait, durant plusieurs heures, les amis consternés qui, d'instinct en instinct, accouraient de Paris.

L'un des premiers est M. Marc Varenne, secrétaire particulier de la Présidence, qui vient apporter à Pont-aux-Dames les condoléances du chef de l'Etat. M. Fallières connaissait personnellement Coquelin et l'aimait beaucoup. Puis arrivent l'architecte Binet, M. et Mme Albert Carré.

Des dépêches sont apportées; l'une d'elles est adressée à Jean Coquelin par le président du Conseil : « Je m'empresse de vous exprimer mes sentiments de vives condoléances, dans la cruelle épreuve qui vous frappe, en même temps que l'art français ».

Jean Coquelin et M. Hertz sont repartis pour Paris, afin de prendre les mesures nécessaires. Pendant ce temps, une automobile amène à la Maison des comédiens M. et Mme Edmond Rostand, et leur fils. L'auteur de *Chantecler* n'avait pas encore vu Coquelin depuis son arrivée à Paris, et comptait lui apporter lui-même aujourd'hui de bonnes nouvelles des répétitions commencées. Il semble accablé. Il sanglote, et se fait aussitôt conduire au chevet de l'ami mort. Mme Rostand et son fils le suivent. Et tous trois, enfermés dans la chambre mortuaire, écoutent Chabert leur conter le drame du matin...

Paul Déroulède et Marcel Habert sont arrivés à leur tour. Nous croisons, dans l'escalier qui mène à la chambre de Coquelin, Rostand, qui vient d'embrasser pour la dernière fois le plus illustre de ses interprètes, et pleure à chaudes larmes, en s'éloignant. Nous sommes entrés dans la chambre. Sur deux petits guéridons posés de chaque côté du lit, deux bougies brûlent, et répandent une lumière douce sur la face du mort.

Aucune douleur n'a déformé ses traits. Mais les coins de la bouche, pinçés et abaissés, donnent à la physionomie une expression de tristesse qui la change un peu. Les mains à demi ouvertes, raménées vers le milieu du corps, Coquelin semble dormir. Il s'était arrangé dans cette petite chambre une jolie retraite... Ses livres préférés remplissent une bibliothèque basse, près du lit. Sur les meubles, des bibelots, deux petits bustes d'artistes d'autrefois; aux murs, des portraits, quelques gravures précieuses, une photographie d'Hugo, un croquis de Rostand.

Paul Déroulède s'est approché, a baissé le front de son ami, et nous sortons. Derrière nous, ce sont des bruits de sanglots; des artistes de la Porte-Saint-Martin viennent d'arriver de Paris, et les voix groupées, en larmes, autour du petit lit où repose leur pauvre « Coq », comme ils l'appellent.

Les obsèques auront lieu vendredi, à Pont-aux-Dames. M. Albert Carré rappelle tout à l'heure le vœu qu'avait exprimé Coquelin de dormir son dernier sommeil, à côté de sa Maison, au milieu de ses « vieux ». Ce vœu sera exaucé.

Il est six heures; peu à peu la petite maison blanche se vide. On entend des bruits d'autos qui filent dans la nuit. Et bientôt le silence se fait autour du pauvre grand artiste que, durant quarante années, tant de joyeux et glorieux tumultes escortèrent...

Emile Berr.

Dans les théâtres

La triste nouvelle de la mort n'a été connue, dans les théâtres, que vers deux heures et demie; elle a causé partout une véritable consternation. Coquelin était aimé autant qu'il était admiré, et les immenses services qu'il avait rendus à l'Association des artistes lui avaient fait une place dans l'affection du plus grand nombre. Dans plusieurs théâtres on a interrompu la répétition pour aller aux nouvelles. A la Comédie-Française, M. Jules Claretie est venu apprendre la mort du grand comédien aux artistes qui répétaient, et tous sont restés atterrés. Beaucoup avaient les larmes aux yeux. Plusieurs sociétaires et M. Loloir en tête, ont demandé à M. Jules Claretie que la Comédie-Française fit relâche le jour des obsèques de celui qui a été un des associés les plus

glorieux. Les règlements s'y opposent : pour les seuls sociétaires en exercice, la Maison de Molière interromp, le jour des obsèques, le cours de ses représentations; mais, à défaut de ce témoignage officiel de deuil, le comité d'administration tout entier assistera aux funérailles avec M. Jules Claretie qui prononcera un discours. Plusieurs sociétaires comptent même demander que toute la Maison de Molière se rende, en corps, à Pont-aux-Dames, pour saluer une dernière fois la dépouille du grand Coquelin.

C'était hier la répétition générale du nouveau spectacle à la Comédie-Royale. La nouvelle y a causé une véritable stupeur. Plusieurs personnes ont quitté leurs places pour aller téléphoner. Dans le couloir qui mène aux loges, Mme Jeanne Granier, très émue, nous demandait anxieusement si la nouvelle était vraie, puis fondait en larmes. M. Catulle Mendès, très entouré, faisait, en termes magnifiques l'éloge du grand comédien, et parlait des questions douloureuses s'entendaient :

— Est-ce possible ? — Hier encore il était si gai ! il paraissait bien portant. — Quel malheur ! Un si grand artiste ! — Et un si brave homme !...

A l'Odéon, M. André Antoine, très affecté, nous vantait l'incomparable virtuosité de ce grand comédien classique. Et, sollicité de nous confier son impression, il traçait ses lignes pleines de tristesse :

La mort de ce grand acteur est un deuil pour l'art français et pour le théâtre de tous les pays. Constant Coquelin emporte les plus hautes et les plus magnifiques traditions de notre répertoire, et sa disparition sera une perte irréparable pour l'enseignement classique.

Les générations qui ne l'auront point entendu interpréter si merveilleusement Molière, Beaumarchais et Regnard ne pourront plus jamais concevoir ce qu'avaient pu être Prévigne, Dazincourt et Régner qui revivaient en lui, et il ferme toute une époque de notre théâtre national. — AXTONNE.

A la Porte-Saint-Martin

Pendant ce temps, une affluente d'amis, après être allée s'inscrire rue de Presbourg, revenait à la Porte-Saint-Martin, avide de nouvelles. Là, les visiteurs se heurtaient à des visages pleins de larmes. M. Hertz, en nous recevant, se mettait à sangloter comme un enfant.

— Je ne puis pas y croire, nous disait-il, il me semble que c'est un affreux cauchemar.

Et il nous contait comment il avait appris le triste événement :

— J'étais ce matin chez moi, très content, songeant que Coquelin allait maintenant tout à fait bien, quand on m'avertit qu'on me téléphonait de Pont-aux-Dames. Vous jugez de ma stupeur et de mon chagrin quand Chabert me dit dans l'appareil : « Coquelin vient de mourir. » Je ne voulais pas y croire. Je priai Chabert de répéter ce qu'il me disait. Quelle minute !

De nouveau, un sanglot coupe la parole à M. Hertz. Il fait un effort sur lui-même et reprend :

— J'ai aussitôt prévenu Jean Coquelin, dont vous devinez l'affolement, et nous sommes partis en automobile pour Pont-aux-Dames... avec Albert Clemenceau notre conseil et notre ami. Le chagrin de tous, là-bas, était inexprimable. Je n'oublierai jamais cette entrée dans la chambre mortuaire, Jean sanglotant, défaillant de douleur, devant le corps de son père. Et la majesté, la paix du visage de notre pauvre ami ! Il semblait dormir... A ce moment-là, dans un coin de la pièce, une sorte de gémissement me fait tressaillir. C'est, assis dans l'ombre, sur un canapé, M. Péricaud, le vieil ami, le régisseur général de Coquelin, dont le chagrin éclate en une douloureuse exclamation...

M. Hertz nous conte encore qu'en rentrant à Paris avec Jean Coquelin (il fallait que Jean Coquelin revint après de sa mère très souffrante déjà et dont l'écroulement avait aggravé l'état) ils rencontrèrent à Champigny, M. Edmond Rostand qui, prévenu, accourait, lui aussi. Le grand poète était profondément ému; Jean Coquelin, dont la douleur faisait mal à voir, lui apprit comment était mort l'interprète idéal de *Cyrano*, et M. Edmond Rostand repartit pour Couilly, accablé de douleur.

Comme on pouvait s'y attendre, M. Hertz a aussitôt donné des ordres pour que la Porte-Saint-Martin fût relâché. Elle n'ouvrira ses portes que samedi, lorsque l'illustre comédien reposera dans son cimetière de Pont-aux-Dames où il voulait dormir son dernier sommeil.

Au siège de l'Association des artistes dramatiques, rue de Bondy, n'ont cessé d'arriver, depuis hier, des télégrammes exprimant tous une véritable désolation. « Coq, le grand Coq » est mort, et nombreux sont ceux qui se demandent qui pourra assumer la redoutable tâche de succéder au président qui a tant fait pour l'Association et les comédiens !

Serge Basset.

Au domicile

Pendant toute la journée, de nombreuses personnalités sont allées s'inscrire, 6, rue de Presbourg, où Mme Coquelin, très souffrante, ne pouvait recevoir aucune visite.

Nous avons relevé sur les registres les noms de :

MM. Briand, ministre de la Justice; G. Pallain, gouverneur de la Banque de France; Jules Claretie, administrateur de la Comédie-Française; Jean Perier, Mme Juliette Darcourt, M. et Mme Georges Bigon, Paul Cabaret, Mme Marie Lafargue, Mme Pierson, Gaston Doumergue, ministre de l'Instruction publique; Paul Gervais, Tristan Bernard, docteur Amat, Albert Clemenceau, Jacques Arnave, Pichon, ministre des affaires étrangères; Léonce de Jencière, André de Jonières, Paul Déroulède, M. Georges Cain, M. Truffier, Mme Moles-Truffier, M. Camille Le Senne, Mlle Alice Verlet, M. Roland-Gosselin, M. Francis Laporte, M. Georges Mendel, M. et Mme Worms-Baretta, Mme Marie Cazin, M. Paul Escudier, M. André Hesse, M. Henri Bauer, Mlle Desirée Lobstein, M. et Mme Th. Poilpot, M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat aux beaux-arts; M. Bertol-Graivry, Mme Marie Laurent, les frères Isola, Mmes Isola, M. Gaston Calmette.

De nombreuses télégrammes sont, en outre, arrivés des midi rue de Presbourg.

Les obsèques

Il n'y avait pas, hier soir à dix heures, de décision officiellement prise. Il est probable, toutefois, qu'un service religieux sera célébré à Couilly-Saint-Ger-

main, vendredi, à trois heures, afin de permettre aux nombreux amis, aux admirateurs de Coquelin, aux artistes de prendre le train d'une heure cinq et d'arriver à temps pour la cérémonie.

Demain, nous ferons connaître l'heure exacte des obsèques et du départ pour Couilly-Saint-Germain.

La Vie de Coquelin

Quand il mourut, hier matin, il y avait deux jours que Coquelin avait dépassé sa soixante-huitième année. Il naquit, en effet, le 25 janvier 1841, à Boulogne-sur-Mer. Il était le fils d'un boulanger, et il grandit en mangeant des tartes dans la boutique de son père. Il s'appela Benoit-Constant, mais le public ne le connut que sous le vocable de Coquelin, et c'est celui qui sans doute restera attaché à sa mémoire; car il est le chef d'une lignée, la contagion de sa renommée ayant successivement gagné un frère et un fils.

Le petit boulanger, enivré des glorieuses fumées du théâtre, ne négligeait nulle occasion de sacrifier à son exigente passion. Bouchard, alors, triomphait à Boulogne aussi bien que sur tout le territoire, et le soir, à l'insu de son père, Benoit-Constant allait se délecter à quelque un de ses mélodrames. Un soir, il eut une joie immense et inespérée : ce fut d'applaudir Rachel, qu'une tournée conduisait à Boulogne et, pour la première fois, Coquelin vit comment il convenait qu'une grande artiste mourût en scène : ce fut à l'occasion d'*Adrienne Lecouvreur*.

Il n'est pas sûr que ce spectacle et l'enthousiasme déchaîné en sa jeune âme par Rachel n'aient pas été déterminants dans la vocation de Coquelin. Mais le théâtre, c'était Paris : comment aborder Paris, quand on est tout seul et sans appui ?

Un habitant de Boulogne touchait au théâtre. C'était M. Pouchard, inspecteur de librairie et frère d'un chanteur pourvu de quelque célébrité à l'Opéra-Comique. Coquelin, enhardi et décidé, lui confia son dessin. Pouchard, indulgent et favorable, écrivit, à l'adresse de Régner, alors souverain à la Comédie-Française, aussi bien qu'au Conservatoire, une belle lettre d'introduction, et, muni de ce précieux, le jeune homme arriva à Paris.

D'un élan, le voici chez Régner.

Monsieur, fait-il avec aplomb, je veux entrer au théâtre; mais je ne suis pas homme à me contenter de la médiocrité. Je prétends aller loin et haut. Et si l'on ne me reconnaît point les qualités qu'il faut pour une belle carrière, je désire le savoir tout de suite. Je reprendrai le train et retournerai vendre des petits pains chez mon père.

Ainsi s'exprimait le jeune Coquelin à l'âge de dix-huit ans.

Il se présente au Conservatoire. Son succès au concours d'admission est médiocre.

— Voyez-vous ce garçon ! fait avec une moue Augustine Brohan, qui siège parmi ses juges. Qu'il est laid avec son nez en trompette !

— Et il se sert comme d'une trompette, ajoute Auber, directeur du Conservatoire.

Car Coquelin, à cette époque, parle du nez, et sa voix, mal placée, mal émise, mal réglée, a des grincements de crécelle. Il va échouer. Régner le repêche et le sauve. Coquelin est dans sa classe. Mais ce n'est pas sans mal que le maître arrive à corriger de ses défauts un élève ardent, indocile et orgueilleux. Il y parvient cependant, et lorsque, à la fin de l'année, Coquelin se présente au concours, dans le rôle de Crispin des *Folies amoureuses*, il emporte un second prix, bien que l'émotion ait paralysé la moitié de ses moyens. Il partage cette récompense avec son camarade Laroche, qui devint plus tard, comme lui, l'un des dignitaires du sociétariat.

Ce second prix lui ouvre la Comédie-Française, alors régie par M. Edouard Thierry. Il y va jouer désormais à côté de son maître Régner. Régner, vivant ou mort, fut la grande admiration de Coquelin. Vieux et devenu lui-même un maître, il aimait encore à citer Régner, et, quand il l'invoquait, c'était d'une voix solennelle, comme on fait d'un génie intangible et éternel.

Le 7 décembre 1860 — un peu avant d'avoir vingt ans — il débute à la Comédie-Française dans *Le Diable amoureux*. Il joue ensuite les *Plaidiers*, puis les *Fourberies de Scapin*. Dès qu'il paraît, il enchante, et sa place est faite. Il a, du premier coup, trouvé sa voie. Il est un valet de répertoire, un valet magnifique et prodigieux, un tel Mascarille que jamais on n'en vit de semblable et que jamais plus, sans doute, on n'en retrouvera d'égal. Il est le demeurera toute sa vie. Malgré qu'il en ait, et toute sa patience qu'il ait mise, sur le tard, à se couvrir les chausses de Scapin pour revêtir de plus nobles ou plus reluisants costumes, il est Scapin par la voix, par la verve picaresque, par l'éblouissement d'une gaieté formidable, par quelque chose d'irrésistible et de fou qui, dès qu'il se montre et qu'il le veut, lui livre des folles torques de rire.

Ce Coquelin que notre génération a connu, il l'est dès 1860. Son succès est tel qu'en 1864, à vingt-trois ans, il est promu sociétaire, et rapidement il va gravir les échelons de la hiérarchie jusqu'au degré suprême de la « part entière ».

Jour pour jour, il demeure vingt-six ans à la Comédie-Française, car c'est le 6 décembre 1886 qu'il la quitta. Durant ce temps, combien de rôles n'a-t-il pas joués ! Il est tour à tour Figaro, Alceste, Tartuffe, Trissotin, Pourceaugnac, Argan. Il renouvelle, par une interprétation étourdissante, tout le répertoire classique, de Molière à Regnard et à Beaumarchais, et contribue à le remettre en honneur.

Il s'essaye dans la comédie moderne, il interprète Augier, Dumas, Sardou, Sandeau, Musset. Dans *Ruy Blas*, il est un don César irrésistible. Combien de rôles aussi ne créa-t-il point ! Rappelons seulement *Jean Baudry*, *Griegoire*, *Paul Forestier*, *Fantasio*, les *Faux Ménages*, *l'Etrangère*, *Tabinin*, le *Luthier de Crémone*, les *Fourchambault*, le *Monde où l'on s'ennuie*, les *Kantzar*, le *Député de Bombignac*, *Denise*, un *Parisien*, *Chamillac*, *Monsieur Scapin*, et combien d'autres œuvres, qu'il anima de sa verve extraordinaire !

De si bels succès, de si beaux triomphes ne lui suffi-

saient pas, cependant. Il rêvait d'une renommée plus vaste, d'auditoires renouvelés. Peut-être songeait-il avec un peu d'envie à ces voyages où continuait de s'illustrer sa camarade, Mme Sarah Bernhardt, et qui ressemblaient à des expéditions de conquête. Puis il se plaignait de trouver autour de lui, parmi ses camarades, des jalouses, du mauvais vouloir. Le bruit perçait les murailles de démentels retentissants... Enfin il quitta la Comédie-Française et reprit sa liberté. Ce fut à l'occasion d'un incident que tout le monde n'a point oublié, alors que M. Goblet, ministre, eut la témérité d'opposer son veto à la décision du Comité qui refusait de renouveler l'engagement de Mlle Dudley. Coquelin, revendiquant en sa personne les droits du Comité méconnus, fit claquer la porte et fièrement sorti.

Cette liberté qu'il se donne, il l'emploie incontinent à parcourir le monde. L'Europe et l'Amérique le voient successivement. Il va éprouver sur les peuples la force de sa verve et la pénétration de sa voix. Cela dure deux ans. Puis, en mai 1889, il revient à Paris pour donner à la Comédie-Française, selon son droit, sa représentation de retraite. Elle lie, il y est fort applaudi. Dès lors, semble-t-il, tous liens sont désormais rompus entre lui et la vieille maison, et il est, selon son vœu, un homme vraiment libre... Non. Des officieux arrangent les choses, apaisent les querelles anciennes; la bonne grâce et l'esprit de conciliation de l'administrateur général, M. Jules Claretie, font le reste, et le 7 décembre 1889, exactement vingt-neuf ans après qu'il y avait paru pour la première fois, Coquelin fait son second début sur la scène de la Comédie-Française.

Il n'y est plus que pensionnaire, ainsi que le veulent les règlements. Il y crée *Thermidor*, puis, en 1891, la *Mégère apprivoisée*. Mais, en 1892, repris par la nostalgie du voyage et de l'applaudissement américain, il donne, de nouveau, sa démission, qui, cette fois, sera définitive.

Trois ans de tournées. Puis — 1895 — la Renaissance. La Renaissance avec Mme Sarah Bernhardt, qui dirige ce théâtre. Un extraordinaire Sosie, dans *Amphytrion*, émergeville Paris. Coquelin, enfant le ton, est encore Scarpia à côté de sa camarade qui est Tosca. Mais comment ces deux êtres également autoritaires et amoureux d'indépendance s'entendraient-ils ? Ils se séparent, et chacun reprend sa liberté.

Cependant Coquelin était aux mains des juges. En dépit de la magnificence élocutoire, du prestige et de l'incomparable dialectique de son avocat, M. Waldeck-Rousseau, Coquelin avait été condamné à payer à la Comédie-Française mille francs par représentation qu'il donnerait à Paris. Cette clause, il l'avait signée en devenant, jeune homme, sociétaire en 1864. Plus tard, les principes saufs, intervint, entre la Comédie et lui, un arrangement qui lui permit de se libérer au moyen d'un forfait.

Il prend la Porte-Saint-Martin et y connaît l'apogée de sa carrière. C'est là, au mois de décembre 1897, il crée *Cyrano de Bergerac*, cet immortel *Cyrano*, qui y joue d'abord quatre cents fois, de suite, et qui lui promènera ensuite, jusqu'à la fin de sa vie, à travers toute la terre. Deux ans après, en 1899, il se déguise en Napoléon pour jouer *Plus que réin*.

En 1900, de nouveau il retourne auprès de Mme Sarah Bernhardt pour créer, avec elle, *l'Aiglon*, que tous deux, l'année suivante, iront faire applaudir par les Américains des Etats-Unis.

Rentré à Paris, il change de théâtre, prend, avec M. Hertz et son fils Jean, la Galté. Il y joue les *Oberlé*, la *Montansier*, l'*Attentat*, l'*Abbé Constantin*, etc. Il y attend *Chantecler*.

Enfin, il retourne à la Porte-Saint-Martin avec M. Hertz et Jean Coquelin. *Chantecler* est, cette fois, dans ses mains. Il le tient. Il va être enfin ce Coq héroïque dont l'espoir, depuis six ans, l'animait... Il meurt.

**

Coquelin, esprit en perpétuelle agitation, n'a pas été seulement un acteur. Il a écrit, il a parlé sur son art. Les brochures qu'il a publiées sont intitulées : *l'Art et le Comédien*, *l'Arnolphe de Molière*, *Molière et le Misanthrope*, *l'Art de dire le monologue* (en collaboration avec son frère). Il a publié aussi une étude sur *Tartuffe*, dont on parla en son temps. Enfin, il se fit, une fois, le champion de la gent comédienne. Ce fut lorsqu'elle fut attaquée par le célèbre pamphlet d'Octave Mirbeau. Alors Coquelin y répondit par une brochure : *les Comédiens, par un comédien*.

Il aime ardemment son art et ceux qui l'exercent. Sur la fin de sa vie, il songea à travailler pour eux, et s'y dévoua avec une passion magnifique. Président de la Société des artistes dramatiques, il galvanisa cette vieille société sommeillante et lui donna tous les instants que ne lui prit point son art. C'est à lui qu'elle dut d'obtenir le gain considérable de cette célèbre loterie pour laquelle les deux Coquelin se multiplièrent avec une ardeur joyeuse. Il voulut d'avantage et, par la seule action de sa volonté, il procura aux vieux comédiens, pauvres le gîte et le pain de leurs derniers jours : ce fut en cette maison de retraite de Pont-aux-Dames, en Seine-et-Marne, où il est mort, où il prescrivit qu'on l'enterrât, et dont on peut bien dire qu'elle fut vraiment sa dernière grande création — la plus durable.

Elle s'ouvrit le 1^{er} avril 1905. Elle fut inaugurée le 27 mai suivant. La première pierre, deux ans auparavant, en avait été posée par Waldeck-Rousseau. En 1906, une nouvelle occasion réunissait à Pont-aux-Dames, quelques amis. Ce fut par une belle journée d'été. Le soleil se glissait, entre les arbres, sur les pelouses. D'illustres ou de brillants invités, en petit nombre, étaient, à table, les hôtes de Coquelin. Le Président de la République, M. Fallières, président. Autour de lui, MM. Clemenceau, Barthou, Thomson, Georges Leygues, Adrien Hébrard, Eugène Etienne, Henri Brisson, etc... Coquelin rayonnait. Il s'agitait, se multipliait, faisant visiter, jusque dans ses recoins, sa chère maison. Il exultait. Avec son chapeau de paille sur le haut du front, il offrait le visage de l'homme heureux; et la grande minute de cette journée fut, pour lui, celle où, le cortège s'avançant au milieu d'une cour, M. Cle-

menceau se tourna soudain vers M. Fallières, et à haute voix, lui dit :

— Monsieur le Président, dès mon retour, j'aurai l'honneur de soumettre à votre signature un décret qui confère à Coquelin la grande médaille d'or de la Mutualité.

Ce fut la seule distinction qu'il reçut en sa vie, car Coquelin ne fut point — il ne voulait pas être — décoré de la Légion d'honneur.

Il se flatta d'amitiés illustres. On connaît quelle fut son intimité avec Gambetta.

On sait aussi que Waldeck-Rousseau le tint en particulière estime et amitié, et que lui et son frère furent parmi les familiers de la maison du grand homme d'Etat. On vient de voir que M. Fallières l'aimait assez pour aller passer avec lui une journée à la Maison des comédiens.

Coquelin aimait les grands, et l'on n'a pas oublié qu'il fut parmi les rares Français avec qui s'entretint l'empereur Guillaume. C'est un souvenir qu'il se plut à rappeler souvent, et il montrait volontiers de riches boutons de manchettes, ornés du W impérial, dont lui fit cadeau le souverain allemand.

Sa famille n'était pas nombreuse; au chagrin que ressentait à présent tous les amis de cet homme excellent, les siens comprendront à quel point il fut aimé de ceux qui le connaurent. Il avait deux frères : l'un, son camarade de théâtre dont on sait la cruelle maladie et à qui l'on n'a pu encore annoncer sa mort; l'autre, qui est dans les affaires, M. Gustave Coquelin. — Sa femme, et à son fils, M. Jean Coquelin, à ses frères, tous si durement éprouvés, iront, en ce jour de deuil, les condoléances de tous.

André Nède.

L'art du comédien

Coquelin avait une idée très complète et très personnelle de son art. Six ans après la publication fameuse de *l'Art et le comédien*, il donna, en 1894, une courte brochure : *l'Art du comédien*, où il résumait pour ainsi dire les leçons qu'il eût pu donner au Conservatoire.

Après avoir défini l'art « une composition où beaucoup de poésie habille et fait passer encore plus de vérité », il adaptait au comédien la théorie du doublement qu'Alphonse Daudet avait formulée pour l'écrivain :

L'instrument du comédien, c'est lui-même. La matière de son art, ce qu'il travaille et pétrit pour en tirer sa création, c'est sa propre figure, c'est son corps, c'est sa vie. Il suit de là que le comédien doit être double. Il a son *an*, qui est l'instrumentiste; son *deux*, qui est l'instrument. Le *an* conçoit le personnage à créer, ou plutôt, car la conception appartient à l'auteur, il le voit tel que l'auteur l'a posé : c'est Tartuffe, c'est Hamlet, c'est Arnolphe, c'est Roméo; et ce modèle, le *deux* le réalise.

Et il fixait ensuite ses théories en axiomes :

Le mouvement c'est la grande loi.

Il ne faut pas parler comme on parle; il faut dire. Dire c'est modeler.

Il parlait ensuite de la voix, comme un milliardaire peut parler de la fortune.

La voix ne doit pas être moins travaillée que l'extérieur. Elle est, du *deux*, ce qui doit être le plus souple, le plus coloré, le plus riche en métamorphoses. Vous aurez, selon le rôle, une voix pateline, cafarde, insinuante, railleuse, audacieuse, éclatante, ardente, attendrie, éplorée. Vous variez de la flûte à la trompette.

Et, chacune de ses affirmations reposait sur quelque exemple des grands comédiens du siècle : Lesueur, Samson, Régner, Provost, Delaunay, Frédérick-Lemaître, qui admirait avec un respect touchant. En revanche, il différait totalement des idées modernes sur le « naturel au théâtre » et la « sincérité » du comédien.

Le comédien doit rester maître de soi-même dans les minutes où le public, emporté par son action, le croit le plus éperdu, il doit voir ce qu'il fait, se juger et se posséder, bref ne pas éprouver ombre des sentiments qu'il exprime, à l'heure même qu'il les exprime avec le plus de vérité et de puissance.

Etudiez votre rôle, entrez dans la peau de votre personnage, mais en y entrant n'abandonnez pas. Gardez la direction; que votre *deux* ne pleure, qu'il s'exalte jusqu'à la folie, qu'il souffre jusqu'à la mort — mais sous la surveillance d'un toujours impassible, et dans les limites qu'il a délibérées et prescrites d'avance.

Le comédien ne doit jamais s'emballer... Cela m'est arrivé comme à tout le monde et je me le rappelle sans déplaisir, car j'avais alors dix-sept ans. Pour la première fois je jouais en public et je jouais *Pauvre Jacques*, j'étais dans l'émotion. Je jouai cependant; je fis beaucoup pleurer. Je me trouvais mal dans la coulisse... C'est une histoire de comédien, voilà tout. Si pareille chose m'arrivait aujourd'hui, je me croirais déshonoré. Un comédien expérimenté doit être à l'abri de ces accidents.

Au fond, il gardait aux classiques toute son affection. Et il a étudié chacun d'eux avec une familiarité cordiale. Les conseils qu'il donnait pour interpréter leurs œuvres sont des critiques littéraires d'une concision étonnante.

Donnez à Corneille l'accent comédien. C'est un lyrisme; ouvrez les ailes. Pour Racine, à qui je trouve un génie égal, répétez-les. Vous avez dix-sept ans; prenez son ampleur; prenez son admirable précision, si peu soumise du scintillement de l'esprit, si curieuse au contraire des grands traits francs de vérité; prenez sa gaieté, qui était si bien l'état naturel de son âme, que c'est surtout dans ses dernières pièces qu'elle est la plus débordante et que maladie ni chagrin, ni se mêle, quoi qu'on en ait dit, nulle amertume misanthropique ! Parlez avec la largeur qui convient cette belle langue comique, la plus belle du théâtre !

Vous pouvez prendre plus de libertés avec Regnard... Beaumarchais, ce n'est pas cela. L'aplanir, l'adoucir, le front : voilà ce qu'il faut qu'on voie quand vous jouez Beaumarchais.

Marijoux se salue de l'esprit par la grâce; sans cela, ce serait trop. Il ne faut pas le forcer, il détonnerait, mais il faut le faire très franc; contrasté utile avec la précision délicate du reste et ce qu'elle pourrait avoir d'un peu fade à la longue.

Dans ces lignes d'un style net comme son articulation, Coquelin apparaît tout entier avec sa franchise, sa vivacité et sa foi.

Régis Gignoux.

Coquelin amateur

L'amateur, le connaisseur délicat, le collectionneur passionné, n'était pas moins intéressant chez Coquelin, que l'artiste; et il fallait avoir eu avec lui, entre deux répétitions, un de ces entretiens où il s'abandonnait avec abondance, pour comprendre combien l'art du peintre éveillait en lui de joie et d'admiration.

Il avait d'abord aimé les maîtres de l'école de 1830, mais s'il goûtait leurs œuvres, et s'il en avait réuni une collection importante, qui fut dispersée il y a quelques années, il regretta de ne pas avoir été mêlé à la vie de leurs auteurs. Il

qu'aux circonvolutions des gens civilisés.

Douze cerveaux sur vingt ne présentent point d'anomalies proprement dites, ou plutôt ne fournissent que des anomalies sans importance. Encore n'a-t-on pas toujours pu pratiquer l'examen microscopique, qui, peut-être, aurait révélé des lésions macroscopiquement invisibles.

Toutes ces observations anatomiques, relevées par le docteur Bélières, sont fort bien prises et ont une incontestable valeur documentaire. J'ai plaisir à le reconnaître. Et cependant, je ne partage pas exactement l'opinion finale qui, pour lui, en découle, et je ne puis souscrire aux conclusions qu'il en tire.

Pour M. Bélières, en effet, comme pour bon nombre de physiologistes et de médecins, la présence de ces lésions anatomiques signifie irresponsabilité; et je ne crois point trahir la pensée de mon confrère en la formulant comme suit: Sur ces vingt cerveaux de qui les cerveaux furent examinés, sept ou huit devaient être tenus pour irresponsables de leurs actes de férocité, tandis que les douze autres étaient bel et bien responsables et méritaient d'être punis.

Je pense, pour mon compte, qu'au sens philosophique, métaphysique, qui est le seul sens de ce mot, ils étaient tous les vingt également irresponsables, et qu'aucun d'eux ne méritait d'être puni. Cela tient à ce que je ne crois pas au libre arbitre, et que je pense qu'on peut être irresponsable non pas seulement du fait d'une lésion anatomique grossière des centres nerveux, mais aussi, et plus fréquemment, du fait d'une hérédité fâcheuse, d'une éducation lamentable, des fréquentations scélérates, que l'on n'a pas expressément voulues. Un gamin, né d'un père alcoolique et d'une mère prostituée, élevé dans un taudis sordide parmi les coups et les querelles, que l'on n'envoie pas à l'école, qui passe sa seconde enfance et sa première jeunesse à rôder sur les boulevards extérieurs avec les pires compagnons, qui jamais n'entend une parole moralisatrice et ne voit point d'exemples secourables, que tout — l'admiration des camarades et l'amour que donnent les filles communes — conduit à faire ce que dans ce monde sinistre on appelle « un beau coup », finira presque fatalement par devenir un criminel. Il n'a pu choisir ses parents, ni son milieu, ni leurs exemples; il obéit à peu près inconsciemment aux lois de l'imitation. Le tenez-vous pour responsable d'une mentalité que lui ont composée les ascendants et les amis que le mauvais sort lui donna? Allez-vous le punir de n'être pas né et de n'avoir pas été élevé parmi des gens pleins de vertus? La justice idéale, vous ne la facilitez guère, et ces excuses que je lui trouve valent bien à peu près celles d'une malformation congénitale ou acquise des circonvolutions de son écorce cérébrale.

Et cependant, j'incline à souhaiter les exécutions capitales, parce que je les crois exemplaires, plus exemplaires même que l'intermède cellulaire dont les bandits ne se font pas, je pense, une représentation mentale assez frappante pour utilement les aider à refréner, au bon moment, leurs paroxysmes. Oui, à moins qu'il n'y ait lieu de redouter l'erreur judiciaire, j'ai le sentiment personnel que l'on peut mettre à mort tous les grands criminels, tous ceux qui ont commis des actions intolérables et que rien ne peut amender. Responsables ou pas, atteints ou non de lésions anatomiques, ces êtres affreux peuvent périr sans que j'en sois profondément troublé. La coutume des exécutions capitales a contre elle deux grandes tares. La première, c'est leur laideur vraiment abominable; le fonctionnement du couperet en public est une chose hideuse assurément. Gabriel Tarde, qui fut un penseur éminent et un bel écrivain, disait de la peine de mort: « Rendons-la moins atroce, et multiplions-la ». Peut-être n'avait-il pas tort. La seconde tare, à mon sens, est dans son appellation même. Nous disons: « le châtiment suprême, la peine de mort, la peine capitale ». Et ces mots ne sont

point en conformité avec les doctrines philosophiques actuellement répandues. On ne châtie pas, on ne punit pas des malheureux que des lésions cérébrales ou une éducation lamentable ont conduit à devenir des bêtes féroces. On les ampute, on les retranche, d'un geste brusque, pour que ce soit vite fini, d'une société où ils ne peuvent demeurer, et qu'ils gangrenent par leurs mauvais exemples. L'idée de punition qui suppléerait l'entière liberté du choix entre la bonne et la mauvaise voie ne me paraît pas admissible. L'idée d'élimination, d'amputation d'un membre trop malade est au contraire rationnelle, ne répugne pas à l'esprit.

C'est pure affaire de sentiment que de ne pas vouloir, et si, comme le souhaitait Gabriel Tarde, on trouvait un moyen moins répugnant d'ôter la vie, l'objection de sentiment perdrait sans doute de sa force.

Je voudrais soumettre encore à mon confrère le docteur Bélières une question qui n'est pas dénuée d'importance.

Je sais, tout comme lui, que nos asiles enferment bon nombre de criminels ou d'impulsifs capables de répandre le sang. Je sais — la bonne thèse du docteur Pactet en fait foi — que bon nombre de condamnés ont le cerveau malade, et qu'il a fallu en transférer plus d'un de la prison à l'asile des fous. Je sais enfin que des musées d'anatomie ou d'anthropologie montrent de belles préparations ou d'excellents moulages prouvant à l'évidence que certains criminels furent malades du cerveau.

Mais connaît-il un bon moyen de reconnaître, de leur vivant, les cerveaux sains des encéphales anormalement lésés? Sur les vingt suppliciés, dont il a si bien étudié les pièces anatomiques, un psychiatre très instruit, le meilleur des neurologistes auraient-ils pu, dans la prison, dire avec certitude: les douze que voici ont un cerveau normal; les huit autres sont des malades? Je ne le pense pas.

Dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne savons pas faire, de pied ferme, un tel diagnostic. Et la preuve, c'est que l'éminent professeur Lacaze, expert devant la Cour d'assises, tenait Vacher pour responsable. Lorsque, *post mortem*, MM. J.-V. Laborde, Manouvrier, Papillault et Gellé, savants de premier ordre, déclarèrent qu'il avait été fou.

Comment utiliser, pour éclairer des juges, cette catégorie de preuves qu'on ne peut reconnaître que sur la table d'autopsie? Et d'autre part, nous savons tous qu'un homme peut, de son vivant, avoir donné des signes de profonde folie, alors que, *post mortem*, on ne constate point de lésions appréciables de son cerveau. Disons encore que là où, maintenant, nos moyens d'investigation ne trouvent rien, la science de demain, plus habile et mieux avisée, trouvera bien probablement des manières de lésions que nous ne pouvons soupçonner.

La philosophie nous apprend que tous nos actes sont déterminés, et que la doctrine de libre arbitre est malaisément défendable. L'observation vulgaire ou celle des hommes de science nous démontrent que ce sont des circonstances non voulues ou des lésions pathologiques qui poussent l'homme aux paroxysmes furieux.

Dès lors, nous n'avons plus le droit de châtier, mais seulement celui de débarrasser notre monde d'êtres trop inhumains, qui n'y peuvent pas vivre en l'état de société. Ce faisant, nous ne rendons pas à proprement parler la justice; c'est plutôt de la chirurgie libératrice: nous amputons le membre gangrené, reconnu incurable.

Et pour régler cette action éliminatrice, conforme à tout ce qui se voit dans la nature, nous n'avons guère qu'une mesure, et ce n'est pas la science qui peut nous la fournir. Nous ne pouvons nous guider que sur le sentiment d'antipathie que les criminels nous inspirent, et sur la crainte de voir d'autres humains faire comme eux.

Et tout cela n'empêche point la brochure du docteur Bélières de construite

un document scientifique de premier ordre, fort instructif pour les hommes de l'art, curieux pour le philosophe, mais qu'un législateur par trop sentimental risquerait, j'en ai peur, de mal interpréter.

Horace Bianchon.

JOURNAUX ET REVUES

La peine de mort

Le citoyen Jaurès, dans *l'Humanité*, s'empare contre M. Castillard et cette commission qui l'appelle « commission de la guillotine ». Il ne veut pas que les exécutions capitales soient faites autrement qu'au plein jour. Il ne veut pas qu'on cache la guillotine: il veut qu'on la supprime.

Cela, on le savait. Mais, si, négligeant les volontés du citoyen Jaurès, on ne supprimait pas la guillotine, — car, tout de même, ce temps combiste est bien passé où on ne faisait rien, en ce pays, que le citoyen ne l'ait commandé, — alors, le citoyen ne permettrait-il pas qu'on la dissimulât aux foules, cette guillotine?

Il ne le permettrait pas. Il préfère que la guillotine se voie, pour faire honte à ces « bourreaux », les partisans de la peine de mort.

Et il annonce le projet d'aller, l'un de ces jours, demander aux « pourvoyeurs du bourreau » quelque chose comme: « Savez-vous qui vous avez frappé? Savez-vous que Danvers, dont la tête est tombée hier à Carpentras, était le fils d'un forçat? »

Ils doivent le savoir; les journaux l'ont dit. Mais où tend cette question du citoyen Jaurès? En effet, on ne peut pas supposer que son intention soit de révéler un petit fait anecdotique à des personnes qu'il déteste. Non, il veut démontrer — ou bien il veut donner à entendre — que ce Danvers n'était pas responsable, ayant eu pour père un forçat.

C'est une opinion qui sera un peu arbitraire jusqu'à jour — et quand viendra ce jour? — où l'on aura enfin résolu la question métaphysique de la responsabilité.

Mais, en tout état de cause, l'argumentation du citoyen Jaurès est bien périlleuse. S'il admet que le fait d'avoir eu pour père un forçat « détermine » le caractère et les mœurs d'un homme, anéantisse sa responsabilité volontaire et le rende nécessairement au crime, alors, c'est bien, la société devra se montrer indulgente pour un Danvers; mais, d'autre part, cette même société, qui ne peut pourtant pas se laisser assassiner, devra prendre tout jeunes les petits garçons des forçats, les enfermer, les condamner dès leur enfance à la reclusion perpétuelle.

Est-ce cela que veut le citoyen Jaurès?...

André Beaunier.

La Presse de ce matin

LA POLITIQUE

Le Petit Parisien:

La suppression des sous-préfets.

Pour les habitants, la meilleure décentralisation sera celle qui permettra la rapide expédition de leurs affaires, la prompt solution des questions.

Au lieu de laisser aux sous-préfets la simple mission de transmettre avec leur avis les dossiers au préfet, on pourrait leur accorder certains pouvoirs qu'ils ne possèdent pas. On éviterait peut-être ainsi des lenteurs fâcheuses.

La Libre Parole:

Il n'y a pas deux moyens de réformer le suffrage universel, c'est-à-dire de le rendre impartial et équitable, de faire qu'il soit l'expression aussi exacte que possible de la volonté populaire — il n'y en a qu'un. Il ne peut exister en cette matière d'autre sincérité que la sincérité mathématique.

C'est la raison pour laquelle nous n'avons cessé, depuis des années, de préconiser, en d'innombrables articles, l'adoption du scrutin de liste avec adjonction de la représentation proportionnelle.

AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Le Journal:

On télégraphie de Budapest que George Christie, fils naturel de l'ex-roi Milan et seu

descendant de la maison des Obrenovitch, s'est fixé dans cette ville et a pris un engagement pour chanter dans un concert aux appointements de 50 couronnes par jour.

Le Petit Journal:

D'Addis-Abbaba.

L'empereur Ménélik, qui est atteint depuis quelque temps d'artrite-scissure est à toute extrémité. On ne perçoit plus les battements du cœur.

Le pouvoir est aux mains de l'impératrice et des moines.

On redoute, à la mort de l'empereur, un soulèvement des tribus contre les étrangers. On dit l'impératrice favorable au mouvement xénophobe.

Poitiers.

On signale sur plusieurs points de la Vienne l'apparition des loups autour des habitations. Notamment, un loup a déniché la porte de l'abbaye de Mme Capillon, bouchère à Vivonne, sans cependant parvenir à entrer dans l'immeuble.

De Marseille.

La police a arrêté un jeune homme, âgé d'environ vingt-six ans, aux allures de gentleman.

Ce jeune homme se occupait de police privée et traitait profit des renseignements que lui procurait sa clientèle trop étendue. Ses bureaux étaient installés dans un magnifique appartement.

On a saisi sur lui trois types de cartes de visite portant ces inscriptions: « Baron Nicolas de Stulpnagel, détective privé, directeur général du détective-office Sheelock-Holmes, boulevard du Musée (Marseille) »; l'autre: « Nicolas de Stulpnagel, ingénieur, électricien »; enfin, la troisième, celle évidemment destinée aux personnes du grand monde, est ornée d'une couronne et porte cette mention: « Le baron de Stulpnagel, directeur général de l'Agence internationale, Paris ».

Holmes est en effet international, et on va rechercher dans quelles conditions il a déjà visité certaines grandes villes étrangères. On a découvert sur lui un titre de rente italien dont il n'a pu indiquer la provenance; il est vrai qu'il n'a pu justifier non plus de son titre de baron. Sa mémoire lui fait défaut subitement sur bien des points de son existence.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

ET

LES CONFÉRENCES SUR GEORGE SAND

La conférence qu'a faite hier M. Doumic à la Société des Conférences parat illustrée hors texte dans la *Revue hebdomadaire*, qui publiera successivement toutes les conférences de M. Doumic sur George Sand, avec illustrations. Prix de l'abonnement: Trois mois, 5 fr. 75; Paris, 5 fr. 25; six mois, 10 fr. 50; un an, 20 francs. Librairie Plon, 8, rue Garancière, Paris.

QUELQUES CROIX

OFFICIER

M. BLOCH-LEVALLOIS

Le sourire le plus accueillant dans une superbe barbe en éventail; grand, élégant, de belle prestance, M. Bloch-Levallois occupe dans le monde de la finance et dans ce qu'on est convenu d'appeler « le Bâtiment » une place éminente et enviable. Arbitre de toutes les grandes opérations immobilières, conseil des grandes sociétés financières et des principales compagnies d'assurance françaises et étrangères, entrepreneur général des plus importants chantiers de la capitale, ce digne élève du grand Alphonse a bien mérité de Paris, qui lui contribue à rendre chaque jour plus grand, plus sain et plus beau.

Sans les lenteurs administratives et les hésitations gouvernementales, les Parisiens pourraient déjà être reconnaissants à M. Bloch-Levallois du percement définitif du boulevard Haussmann et du nivellement des fortifications... Mais on peut faire crédit au nouvel officier: après avoir ouvert dix-neuf voies nouvelles dans Paris, il ne s'arrêtera pas en si bon chemin!

CHEVALIER

M. MAUPAS

Conservateur de la bibliothèque d'Alger depuis bientôt trente ans. Ancien archiviste départemental du Cantal. A su occuper ses loisirs en contribuant d'une façon toute personnelle au développement de la science par une œuvre biologique que les savants étrangers, comme les zoologistes français ont vivement appréciée.

Avec des ressources très riches, loin de

tout laboratoire, il a poursuivi des travaux qui jettent une vive lumière sur les problèmes les plus obscurs de la génération, et malgré les progrès si rapides de l'embryologie en ces dernières années, les résultats obtenus par lui voilà déjà longtemps, gardent toute leur valeur. Ses mémoires ont une portée générale, une signification philosophique, un caractère de perfection et de rigueur qui les ont rendus immédiatement classiques. Correspondant de l'Académie des sciences, il en a obtenu, en 1902, le grand prix des sciences physiques. C'est cette doctrine qui a demandé pour ce modeste savant la croix de la Légion d'honneur.

Un archiviste paléographe, un bibliothécaire pratiquant, décoré comme biologiste, voilà qui n'est pas banal.

LE MONDE RELIGIEUX

Une œuvre, l'Union chrétienne

L'Union chrétienne de jeunes gens de Paris vient de réélire son président, le comte Jacques de Pourtales, dont chaque année augmente, semble-t-il, l'autorité et la popularité au sein d'une association qui est d'ailleurs, pour une très large part, redevable de sa prospérité actuelle à la générosité de son infatigable dévouement.

L'œuvre est extrêmement intéressante, et si la réélection de son président me fournit une bonne occasion d'en parler ici, je cède, en en parlant, à des raisons tirées de l'influence que cette œuvre exerce sur la jeunesse et du bien qu'elle fait. Aussi bien sommes-nous là en présence d'un organisme très original et qui peut-être répond à merveille aux contingences actuelles de la lutte religieuse.

L'Union chrétienne a, en effet, cette admirable originalité de mettre en contact, pour une éducation commune et pour un effort commun, protestants et catholiques, les uns et les autres également assurés de n'y rien voir et de n'y rien entendre dont puisse s'alarmer la juste susceptibilité de leur foi. Et je dis que cela est noblement original, et j'ajoute que, quand la guerre est déclarée à toutes les croyances, mais surtout à celles qui se réclament de l'Évangile, cela est en outre d'une très belle opportunité.

Je me demande parfois si les catholiques se rendent assez compte que leur Église n'est point l'unique cible contre laquelle s'exerce la libre pensée militante et antireligieuse. Je m'imagine même qu'ils auraient plutôt une tendance à croire précisément le contraire. Et cependant, s'il est vrai qu'ils aient subi et qu'ils subissent encore chaque jour les plus rudes assauts — ce qui s'explique fort bien parce qu'ils sont les plus nombreux, les plus solidement organisés, et sans doute aussi parce que leur corps de doctrines s'oppose davantage au matérialisme envahisseur — les protestants sont peut-être plus meurtris des coups reçus.

Notamment et en bloc, il me semble que les protestants ont eu plus à souffrir que les catholiques de la séparation des Églises et de l'État, encore bien que les conséquences en aient été singulièrement aggravées pour ces derniers par l'impossibilité de profiter des avantages relatifs que leur offrait la loi de 1905. Toujours est-il que cette loi a porté chez les protestants de nouveaux germes de division contre lesquels ils ne paraissent pas s'être beaucoup défendus et qui, en se développant, les affaiblissent. Toujours est-il, d'autre part, que par suite de la séparation, un nombre proportionnellement plus élevé de pasteurs que de curés ont dû être supprimés, faute de ressources. Sur le terrain scolaire, les protestants sont moins vulnérables que les catholiques dans la métropole, mais où on peut les atteindre on les pourchasse en somme, et à Madagascar, par exemple, le terrible Agagneur, l'« Ogre », ainsi qu'il a mérité qu'on le désignât dans les milieux réformés, fait à leurs écoles une guerre au couteau, sur qui je m'expliquerais un de ces jours. D'autres mesures administratives, qui frappent les catholiques, n'épargnent point les protestants. J'en ai eu la preuve en visitant

l'autre semaine précisément l'immeuble occupé par l'Union chrétienne, rue de Trévise, où le très aimable et très dévoué secrétaire général, M. Soulier, m'a montré, avec une bien légitime tristesse, une vaste salle abandonnée, où les militaires, qui aimaient à y fréquenter, recevaient naguère le plus gracieux, le plus fraternel accueil, avant que le général André, ministre de la guerre, eût interdit à ses subordonnés l'accès des cercles « confessionnels ».

Confessionnelle, l'Union chrétienne, bien entendu, ne peut pas ne pas l'être, sous peine de mentir à son enseigne, comme à son objet. Mais elle l'est très largement, puisqu'elle est ouverte à toutes les confessions. A ses membres « actifs » seuls, elle demande une profession de foi nettement chrétienne, et les catholiques y sont admis au même titre que les protestants. De ses membres simplement « associés » elle n'exige que l'engagement d'avoir une vie privée moralement irréprochable. Les premiers, dont elle souhaite, bien entendu, de voir s'accroître le nombre, sont, d'ailleurs, beaucoup moins nombreux que les seconds.

L'Union chrétienne a été fondée, en 1830, par le docteur Gibert, du Havre, et deux étudiants, MM. Cazalis et Keller. C'est si je ne me trompe pas, à ces deux étudiants qu'en revient l'initiative. L'un d'eux, M. Cazalis, est mort missionnaire. L'œuvre est d'origine protestante, mais le catholicisme y a été représenté dès le début. Deux de ses six premiers membres étaient catholiques. Catholiques et protestants pouvaient et devaient même se rencontrer dans une association, à la fois préservatrice et pédagogique, qui avait pour objet la moralisation des jeunes gens et la formation de leur personnalité.

Son organisation définitive date de 1852. Dès cette époque des unions s'étaient créées en province et à l'étranger sur le modèle de l'Union chrétienne de Paris. Il y en a maintenant 7.800 réparties en 45 pays et comprenant ensemble 800.000 membres. La France en compte 130, avec 5.000 membres. L'Union de Paris — 4.000 membres — est de beaucoup la plus nombreuse. Elle est aussi la mieux partagée à tous les points de vue. Toutes ces unions sont fédérées à trois degrés, par région, par nation et internationalement. Chacune d'elles a à sa tête un comité élu par ses membres actifs et renouvelable par tiers tous les ans. Les unions de France forment, ainsi d'ailleurs que les unions de chaque autre pays où l'œuvre existe, une alliance fédérative nationale, avec un comité national dont le siège est à Paris. Enfin, toutes ces alliances nationales forment une vaste fédération internationale avec un comité international dont le siège est à Genève. Le comité international est élu par les comités nationaux, lesquels sont élus par les comités régionaux, lesquels sont élus par les comités d'unions.

Il est à remarquer que rien dans les statuts ne s'oppose à ce que des catholiques soient admis dans ces divers comités, et que rien ne s'oppose même à ce qu'ils y constituent la majorité. En fait, il n'en va que très rarement ainsi, parce que les catholiques ont une certaine répugnance à entrer dans des œuvres mixtes. Pourtant cette coopération offre de bien réels et de bien grands avantages. En travaillant ensemble, on apprend à se connaître réciproquement, donc, presque toujours, à s'estimer mieux, car il est évident que cette réciproque connaissance fasse disparaître mille préjugés qui trop souvent séparent les hommes les mieux faits pour s'entendre et pour collaborer à une commune œuvre morale, en dépit de leurs divergences dogmatiques.

J'ai visité, sous la conduite de M. Edouard Soulier, l'immeuble de la rue de Trévise où n'est installée que depuis 1891 l'Union chrétienne de Paris. Elle y est installée très confortablement, il faut le reconnaître. Les cellules, austères pourtant, en sont agréables, la bibliothèque imposante, spacieuse et claire les salles de cours — on y donne notamment des cours de dessin, d'allemand, d'anglais, en général tous les cours qui peuvent être utiles à un jeune homme

Feuilleton du FIGARO du 28 Janvier

(43)

En Allemagne

MUNICH

XLIII

LES ARTS DÉCORATIFS

A L'EXPOSITION

— SUITE —

Au-dessus de toutes les causes de progrès des arts industriels allemands que nous venons d'envisager, les artisans du congrès de Munich en placent une autre: les écoles et la pédagogie allemande. De sorte que, s'ils ont raison, après avoir dit que l'armée française avait été vaincue en 1870 par le maître d'école allemand, il faudra dire bientôt — si nous ne réagissons pas immédiatement — que le commerce et l'industrie artistiques français seront battus aussi par les écoles allemandes.

Les Allemands ont, en effet, depuis une vingtaine d'années, surtout depuis dix ans, multiplié dans tout l'Empire les écoles techniques, les écoles professionnelles et les écoles de perfectionnement (cours d'adultes) (2). Nous sommes à cet égard indiscutablement inférieurs, et de beaucoup. Mais nous nous figurons que nos voisins, sous le rapport de l'enseignement des arts décoratifs — notre dernier apanage — étaient restés très inférieurs à nous. Or, voici que la

rencontre inopinée d'artisans venus de toutes les provinces françaises m'ouvre tout à coup les yeux, m'apprend que l'enseignement professionnel des arts décoratifs n'existe pour ainsi dire pas chez nous; que les élèves de nos écoles reçoivent un enseignement à peu près exclusivement théorique, et qu'au sein même des ateliers privés l'apprentissage se meurt, l'apprentissage est mort, étouffé par la spécialisation.

Il y a à Paris quatre écoles professionnelles importantes: l'école Boule, l'école Bernard-Palissy, l'école Diderot, l'école Estienne. Or savez-vous ce qu'a prouvé une enquête faite il n'y a pas bien longtemps sur les destinées de 118 élèves sortis les premiers de ces écoles? C'est qu'aucun d'eux n'a pu gagner sa vie en les quittant; il leur a fallu entrer dans des ateliers comme apprentis pour apprendre à travailler, après plusieurs années passées dans ces écoles spéciales! Ne voilà-t-il pas un fait vraiment incroyable? Des élèves qui coûtent chaque année à la Ville de Paris 4.700 francs par tête, et qui, leur scolarité terminée, ne sont même pas capables de gagner leur vie!

Je mets là le doigt sur le vif de la plaie, et j'y appuie de toutes mes forces.

Tous les élèves des écoles professionnelles allemandes en sortent non seulement leur apprentissage terminé, mais ouvriers. On a pensé qu'il était logique d'apprendre à ces enfants à travailler le bois, la pierre, le fer avec leurs mains, et non avec un crayon et du papier. Ce ne serait donc qu'une question de programme à changer? Non. Il faudrait aller plus loin. Au lieu de nommer directeurs de ces écoles d'anciens conseillers municipaux, des politiciens fatigués ou qui font récompenser, il faudrait appeler là des hommes compétents, ou bien, logiquement, réduire leur rôle à celui d'économistes et d'administrateurs, puisqu'ils ne sont préparés par rien à la pédagogie artistique et industrielle. Et alors, on laisserait chaque professeur libre dans sa classe et responsable de ses résultats, comme cela se passe en Allemagne. Mais il faudrait faire mieux encore: trouver pour diriger ces classes des hommes compétents, des artisans capables... Aujourd'hui, on nomme là n'importe quel, de braves gens peut-être

dévotés, peut-être remplis de bonne volonté, mais qui se contentent d'un salaire de 1.800 francs par an. Or il n'y a pas à Paris un artisan habile, connaissant bien son métier, qui ne puisse gagner 12 ou 15 francs par jour, ce qui représente trois fois ce que touchent les professeurs de nos premières écoles parisiennes en y entrant. Essayera-t-on de nous faire croire que des gens qui ont une famille à élever et qui peuvent gagner 15 francs par jour se contentent de nous pour la joie d'enseigner? Donc, au lieu de directeurs amateurs, ayons des gens compétents et de premier ordre.

Voilà pour Paris.

Pour la province, on se trouve devant des problèmes du même ordre. Toulouse produisait autrefois une ébénisterie sans pareille. Besançon n'avait pas son égal dans l'art de la bijouterie horlogère. Cent autres villes de France avaient des réputations de même genre. Aujourd'hui les écoles régionales ne songent qu'à envoyer des boursiers à Paris, au lieu de conserver pour elles les talents qui se manifestent et d'en tirer parti. L'éducation, les préjugés du personnel de ces écoles sont des obstacles insurmontables à tout progrès. Il faudrait balayer ces débris, faire table rase, infuser des idées et un sang nouveaux à tout l'enseignement et à tout le personnel.

L'un des congressistes me racontait que, prié d'aller à Besançon étudier les réformes à introduire dans l'enseignement décoratif, il tombe sur un directeur qui, au premier mot d'art décoratif, l'arrête par un grand geste à la David et dit:

— Monsieur, je ne sais pas ce que c'est que l'art décoratif, je ne l'ai jamais su, je ne connais qu'un art, c'est le Grand Art.

— Et qu'entendez-vous par le Grand Art? fit l'autre interloqué.

— Le Grand Art, le seul, c'est la peinture d'histoire.

Voilà quel était l'homme chargé de diriger une école régionale des beaux-arts dans un pays industriel. Aussi, au lieu d'apprendre aux enfants de Besançon à faire de ces admirables chaplains qui illustrèrent la bijouterie française du dix-huitième siècle, on leur faisait

copier des gravures sur bois dans le *Magasin pittoresque* de 1830! Technique absolument différente de celle dont ils avaient besoin, modèles déplorables qui ne pouvaient que faire errer les jeunes ciseleurs de boîtiers...

On ne songe donc qu'à une chose dans ces écoles provinciales: apprendre aux meilleurs élèves à dessiner assez convenablement des images pour les envoyer à l'école des beaux-arts de Paris. Le but, l'idéal, la fierté de ces académies de province, c'est cela. Au lieu de former de ces artisans qui firent autrefois la gloire de nos industries d'art, on ne songe qu'à envoyer à Paris des dessinateurs qui viendront augmenter le nombre des 30.000 artistes, qui y végètent pour la plupart.

Le résultat de cet enseignement imbécile, le voici: Tous les ans, ces 30.000 malheureux brossent — à 10 par tête — environ 300.000 toiles! Les quatre Salons annuels en exposent 16.000. Depuis vingt ans il est ainsi sorti des ateliers et des mansardes à peu près 6 millions de toiles, de quoi grée à neuf toute notre marine marchande! Et malgré cela le marché de l'art est en train de se déplacer. Bientôt on ne viendra plus à Paris pour acheter des tableaux. C'est à Dresde, où les expositions durent six mois, ou à Berlin, que les Américains iront chercher les toiles françaises elles-mêmes! Tout se tient.

En contraste avec cette organisation et ces méthodes caduques et leurs déplorables résultats, voyez ce qui existe dans la capitale bavaroise.

En dehors de l'école décorative, où les élèves ne sont admis qu'avec de certaines connaissances artistiques, Munich possède quatre écoles professionnelles municipales. Vous allez voir avec quelle méthode, quel esprit de suite est comprise la pédagogie du futur artisan et du futur artiste. Dès l'école maternelle, à quatre ans, on lui apprend à dessiner et à modeler, à se servir de ses mains, à observer les formes et les couleurs. Il y avait à l'exposition une salle très amusante remplie d'objets modelés et peints par les enfants des Kindergarten: c'étaient des fruits, des objets usuels, voi-

tures, brouettes, couteaux, boîtes, encriers, animaux domestiques, bossus, tortus et bancals, naturellement, mais qui montraient au moins le souci du pédagogue de former l'enfant, dès l'âge le plus tendre, à observer la nature. Si un enfant manifeste quelque aptitude pour le découpage, le dessin, le modelage, il est signalé à l'école communale où il va entrer, et on le pousse aussitôt vers un métier manuel.

À l'école communale — je l'ai déjà dit, je crois — chaque élève doit travailler six heures par semaine dans les ateliers du bois et du fer. Ceci est obligatoire. Quand les enfants arrivent à treize ou quatorze ans, ils connaissent les éléments du métier de menuisier, de serrurier, de forgeron; ils savent faire une charnière et tourner un pied de table. Ils peuvent alors ou entrer dans un atelier ou dans une usine, ou suivre les cours des écoles d'apprentissage, au nombre de quatre à Munich.

Ces écoles d'apprentissage sont des modèles d'organisation. Il y a des cours pour toutes les spécialités: ébénistes, tanniers, tapissiers, tourneurs, carrossiers, sculpteurs, dessinateurs, ferronniers, plombiers, selliers, dentistes, etc. Chaque classe a son petit musée séparé, pratique, parlant.

Les selliers apprennent à faire des harnachements, des valises. Les tapissiers doivent dessiner des draperies et les poser eux-mêmes, des capotins, etc. On exerce leur œil; quand ils ont fait un meuble et qu'il s'agit de le recouvrir, par exemple, on le place devant un paravent à cent feuilles mobiles de couleurs différentes qui figure la tenture, et ils doivent décider d'après cette épreuve de la nuance du cuir ou de l'étoffe.

Par mille moyens de ce genre, l'éducation technique des futurs artisans et des artistes est poussée à ses extrêmes limites.

Je voulais visiter ces écoles. Malheureusement elles étaient en vacances. Mais l'un des professeurs, un sculpteur de talent, M. Wadere, s'offrit à nous conduire dans les classes, à nous en montrer l'organisation et nous en expliquer la pédagogie.

Ce que j'ai pris de plus clair dans cette visite, c'est que les sculpteurs sculptent la pierre, le marbre,

se destinant au commerce — attrayantes les salles d'écriture et de jeux, d'une propre admirable les cuisines, le restaurant coopératif, fort engageant en fin la piscine, les salles de bain et de douche, les salles d'écriture, de tir et de jeux.

Rien de tout cela, assurément, n'est à dédaigner. Ou plutôt, la seule chose à dédaigner, c'est que beaucoup de membres de l'Union, une fois établis, n'aient pu souffrir dans leur ménage de n'y trouver pas un pareil luxe d'avantages matériels.

Quoi qu'il en soit, ce n'est là, on s'en doute bien, que l'accessoire d'une œuvre qui vise surtout à entretenir dans les âmes l'idéal chrétien ou à leur donner, si elles ne l'ont pas, le goût de cet idéal. A ce point de vue, l'apostolat de l'Union n'est point limité à ses membres. En effet, indépendamment des conférences plus spécialement destinées aux jeunes gens, le comité de l'Union chrétienne fait appel à des conférenciers qui, chaque vendredi, exposent à de nombreux auditeurs venus du dehors « la vie, la pensée, l'art inspirés du Christ ». Ces conférences, dont le succès est très grand, sont faites tantôt par des catholiques, tantôt par des protestants. Quand le conférencier est protestant, la conférence est présidée par un catholique, et vice versa. N'est-ce point là une jolie idée, originale et touchante, où s'affirme très opportunément la grande fraternité chrétienne ? C'est ainsi, par exemple, que M. Fernand Laudet, le très distingué directeur de la *Revue hebdomadaire*, a donné à l'Union, le 22 janvier, une très belle conférence sur la *Sœur Rosalie*, sous la présidence de M. François de Witt-Guizot, et que la conférence que M. Jacques Flach, professeur au Collège de France, consacra, le 12 février, à Sully, sera présidée par M. Georges Picot, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques.

En somme, l'ère des guerres de religion est close, et non pas seulement l'ère des guerres sanglantes. Il resterait à clore l'ère des boudoirs confessionnelles entre chrétiens ou, si l'on veut, l'ère de l'isolement confessionnel. Il faut l'Union chrétienne d'avoir compris cela et de prêcher d'exemple. C'est en cela que réside son originalité profonde, c'est cela aussi qui fait sa force, et c'est par cela qu'elle justifie son titre dans la plénitude de la plus noble charité.

Julien de Narfon.

Un Cinquantenaire

Il ne faut pas se moquer des « labadens ». Le « labaden » incarne, sous sa forme la plus gentille, une des plus nobles vertus qui soient, l'esprit de solidarité ; et les amis de collège sont bien parmi celles dont le souvenir demeure le plus agréable à nos mémoires d'hommes vieillissants.

C'est pourquoi il est excellent que des associations amicales d'anciens élèves s'ouvrent, à côté de nos lycées, de nos écoles, aux « labadens » que la vie disperse. L'une des plus anciennes, et des plus florissantes aussi, parmi ces associations, est celle des Anciens élèves de Condorcet. Elle fête précisément aujourd'hui son cinquantenaire, sous la présidence d'un de ses plus éminents anciens, M. Jules Claretie.

C'est en 1803 que fut établi, par arrêté consulaire, le lycée de la Chaussée-d'Antin, qui, de 1804 à 1870, s'appela et cessa ou recommença de s'appeler, suivant les vicissitudes des régimes, lycée Bonaparte ou Collège Royal de Bourbon ; puis, en 1870, devint lycée Condorcet, — pour s'appeler, en 1874, lycée Fontanes, et redevenir un peu plus tard le lycée Condorcet.

L'Association fut fondée en 1859. Ernest Legouvé présida son premier banquet. Cette année 1859 fut pour l'ancien lycée de la Chaussée-d'Antin une année heureuse ; et Désiré Nisard, en présidant la distribution des prix de cette année-là, pouvait féliciter à la fois les jeunes d'aujourd'hui et les anciens d'hier.

Il est amusant à feuilleter, ce palmarès de 1859. Que de gloires, que de notoriétés il annonce ! Au nombre des lauréats le plus souvent nommés, on rencontre les élèves Alexandre Ribot, Paul et Anatole Leroy-Beaulieu, Hallopeau, René Lavallée, Louis Herbet, Rendu, Victor Leclerc, Eugène d'Eichthal, Laboulaye, Lestiboudis, Emile Picot, Gaston Tissandier, Jules Comte, Lippmann, etc.

Vraiment oui, ce fut une belle année. Mais Condorcet en a connu d'autres, aussi glorieuses que celle-là. Des établissements nombreux ont fourni au pays une aussi riche collection de bons sujets ; et pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur la liste des « anciens » à qui successivement fut conféré l'honneur de présider le banquet de l'Association qui fêtera ses cinquante ans d'âge aujourd'hui. Ici nommé Legouvé. Ce fut ensuite le maréchal Magnan, les camarades Baudrillard, Casimir-Perier, Allou, Prévost-Paradol, Léon Say, Guillaume Guizot, Taine, Labiche, Edouard Dédieu, Sully Prudhomme, Georges Picot, Deschanel, Vandal, Paul Hervieu, Emile Levasseur... il faudrait les citer tous.

L'Association donne, ai-je dit, un prix chaque année. Parmi les contemporains à qui fut décernée cette haute récompense, quelques-uns aussi ont fait un joli chemin dans le monde. L'un d'eux siège au Conseil supérieur de la guerre ; c'est le général Lebon ; un autre au Conseil d'Etat, M. Bérard-Vergès ; deux d'entre eux sont professeurs au Collège de France, MM. Brillouin et Bergson ; un autre, en Sorbonne, M. Courbaud. Deux encore, MM. Salmon et Théodore Reinach, sont entrés à l'Institut... l'énumération pourrait être, ici encore, continue. Le monde des lettres compte également deux anciens « Prix de l'Association », MM. René Doumic et Gabriel Trarieux.

Au banquet de ce soir, M. Jules Claretie aura à sa droite le plus ancien président des banquets de l'Association, et, à sa gauche, le

dernier en date. C'est M. le bûtonnier Chenu qui présida le banquet de 1908. Le plus ancien est Edouard Dédieu, qui présida celui de 1882. De tous ceux qui précéderont Dédieu dans ces gentilles fonctions d'un soir, de 1859 à 1881, plus n'existe !

En face d'eux prendra place l'excellent professeur M. Blanchet. M. Blanchet apportera à ses anciens les remerciements des jeunes, en faveur de qui l'Association vient de créer un nouveau prix (le prix du petit lycée), et ceux de professeurs eux-mêmes ; ceux-ci ont une caisse de secours mutuels que l'Association des anciens élèves — en même temps qu'elle fonde des bourses et assure son aide à quelques étudiants pauvres — contribue à enrichir.

Aussi M. le proviseur a-t-il voulu répondre à ces générosités par une « politesse ». Il a créé au lycée même un musée, où il va rassembler les souvenirs précieux de la maison, et qu'une œuvre admirable orne déjà : c'est le *Bonaparte* de Dédieu ; — un chef-d'œuvre que le maître peintre a composé l'an dernier pour son lycée.

Ce musée de Condorcet, ce sera le pailloir des vieux... L'idée est nouvelle, et charmante.

Em. B.

Au tour de la politique

La réforme électorale

Au groupe radical-socialiste, qui s'est réuni hier, M. Klotz est très énergiquement intervenu en faveur de la mise à l'ordre du jour de la Chambre de la réforme électorale aussitôt après le vote de l'impôt sur le revenu.

Malgré l'opposition de certains membres, cette manière de voir a été adoptée. La délégation des gauches qui se réunit aujourd'hui sera donc saisie de la proposition Klotz.

Les retraites ouvrières

La commission sénatoriale des retraites ouvrières a entendu hier MM. Clemenceau, Caillaux et Viviani.

M. Viviani a développé les propositions du gouvernement, en insistant sur trois points : le premier, ayant trait à l'élévation à 12 francs de la cotisation patronale et au prélèvement sur le salaire de l'ouvrier. Le second lien, le ministre du travail a défendu l'institution d'une caisse spéciale dans laquelle les cotisations des patrons seraient intégralement versées, dès la première année, de façon à en capitaliser les excédents.

Enfin, il a insisté sur le système qui consiste à obliger le patron à faire lui-même la retenue sur le salaire de l'ouvrier et à effectuer ce versement pour le compte de celui-ci.

Après avoir longuement délibéré, la commission a maintenu sur ces trois points ses résolutions de principe antérieures : 1° En fixant la cotisation patronale à 9 fr. par an pour les adultes, à 4 fr. 50 pour les ouvriers au-dessous de dix-huit ans, ces cotisations étant exigibles par mois, comme en matière de contribution directe ;

En décidant que les ouvriers devront effectuer eux-mêmes leurs versements aux diverses institutions prévues par la loi ;

Enfin en maintenant le système de la répartition des versements patronaux, dans les conditions de son texte primitif (0 fr. 30 la première année, 1 fr. 80 la seconde, et ainsi de suite jusqu'à 9 francs par an quand la loi jouera dans son plein).

La commission poursuivra aujourd'hui l'examen du projet de loi et désignera son rapporteur.

AUX ÉCOLES

Les troubles de la Sorbonne

Il semble bien qu'on s'est laissé émouvoir, à la Sorbonne, par la profusion d'affiches jaunes, rouges et incarnates, collées sur les murs du quartier Latin, toujours à propos du cours de M. Thalamas. Et grâce à une résolution inutile on a empêché une multitude de paisibles étudiants libres de suivre leurs cours habituels du mercredi, notamment celui de M. Aulard.

A partir de deux heures, l'immense édifice est entouré d'une ceinture peu gracieuse et même peu rassurante d'agents et de gardes municipaux ; pour pénétrer à l'intérieur, il faut montrer une carte d'immatriculation à la Faculté des lettres, des sciences ou de l'Ecole des hautes études. Cette mesure, absolument illusoire, appliquée d'une manière préventive, provoque une vive effervescence dans le public studieux, puisqu'elle atteint ceux qu'elle ne devait pas frapper. On apprend en effet que des perturbateurs ont pu franchir tous les barreaux, parce qu'ils avaient eu le soin préalable de se faire immatriculer et que quelques-uns, même, attendaient à la bibliothèque de l'Université. On commente tout cela dans les groupes compacts qui emplissent la place de la Sorbonne et que les agents dispersent sans difficulté.

Quatre heures, une centaine d'étudiants, cravatés de bleu, leurs cartes en main, et la plupart élèves de l'Ecole normale supérieure, entrent d'un pas militaire, comme un bataillon, dans la cour de la chapelle, et aussitôt derrière eux, la rue de la Sorbonne est interdite à la circulation. Pendant longtemps on « bat la semelle » à l'intérieur pour se réchauffer ; les « défenseurs de la Sorbonne » discutent les termes d'une affiche apposée dans la matinée et qui est une proclamation du groupe des « Etudiants de l'Action française aux étudiants français ».

La véritable manifestation a eu lieu de cinq heures et demie à sept heures du soir.

La plupart des personnes arrêtées appartenaient au groupe royaliste et à l'Action française.

MM. de Cassagnac et Gaucher étaient sortis de la Sorbonne, vers cinq heures et quart, et n'avaient pas rencontré de contradicteurs rue de la Sorbonne ; ils s'étaient retirés sans que la police intervint. Mais quelques instants après, trois cents étudiants, qui portaient la cravate bleue, remontaient la rue de la Sorbonne et, par la rue Soufflot, gagnaient le boulevard Saint-Michel, où avaient quelques instants auparavant été refoulés les antiformalistes. Ils sont accueillis par les cris : « A bas Thalamas ! » puis bientôt, on n'entend plus que les cris de : « Vive le Roi ! A bas la République ! »

La police charge : trois agents et deux manifestants sont blessés. Quarante arrestations sont opérées sur ce point.

Les manifestants accompagnent leurs camarades arrêtés jusqu'au poste du Panthéon, et sur tout le parcours, ce sont des arrestations nouvelles.

A sept heures, le calme n'est pas rétabli. Les thalamistes crient : « Consuevez l'Action française », leurs adversaires :

« Vive le Roi ! » L'un d'eux ajoute : « A bas les juges infâmes de la Cour de cassation ! » Place de la Sorbonne, des coups de canne sont échangés. Une soixantaine de nouvelles arrestations sont opérées.

Voici, parmi les quatre-vingt-seize manifestants arrêtés, les noms des personnalités les plus connues :

MM. Maurice Pujol, Vaugoules, Charles Maurras, de Boissière, de l'Action française ; Ménard, fils du conseiller municipal ; Henri de Montard, de Lauriston, de Laffaille de Vergennes, de Billoire d'Argentan, de Tertre, de Monbel, Hauteville, de Dreux-Brézé, René de Saint-Mars, de La Villebrune, de Bouteiller, de Lavigne, de Roseary, de Tringot-Latour, de Rouvray, etc., etc.

Parmi les personnes arrêtées, se trouvaient 62 femmes dont Mme de Soudière. Après avoir été interrogés de l'air le plus anodin par MM. Gouille, Carpin, Bordes, Bleyne et Defert, commissaires de police, 93 manifestants ont été remis en liberté à minuit ; 3 ont été envoyés au Dépôt, l'un M. Mangin, pour port d'arme prohibée, les deux autres, MM. Guillaume et de Billoire d'Argentan pour voies de fait et rébellion.

La manifestation a eu son contre-coup à huit heures, rue de la Chaussée-d'Antin, devant les bureaux de l'Action française et rue Réaumur, 117, devant les bureaux de l'Autorité. Une centaine d'étudiants ont été chargés par les agents de M. Michel, officier de paix, et cinq arrestations ont été opérées.

Un cours d'Aéronautique

Devant un très nombreux public composé surtout d'étudiants et d'élèves des grandes écoles scientifiques, — la plupart des auditeurs que ce cours devait intéresser n'ont pu arriver jusqu'à la galerie des sciences, qui était barrée à cause des manifestations hebdomadaires. — M. le commandant Paul Renard, notre distingué collaborateur, a commencé hier ses leçons, dans lesquelles il traitera des « Principes généraux en Aéronautique et de l'Aérostation ». Il a d'abord défini l'aéronautique, « science de la navigation aérienne », qui peut se diviser en deux grandes branches : l'aérodynamie (l'étude des plus légers que l'air) et l'aviation (l'étude des plus lourds que l'air).

Ensuite, dans un langage à la fois familier et clair, l'ancien sous-directeur de l'établissement de Chalais-Meudon a comparé la locomotion terrestre et maritime ; il a démontré que la première réunissait tous les avantages des deux autres et qu'elle possédait « la propriété merveilleuse de donner accès à tous les points de la terre sans voies ». Cette première leçon a été très chaleureusement accueillie par l'auditoire qui se pressait dans l'amphithéâtre Cauchy.

Jacques Lapiere.

La circulation dans Paris

Le comité permanent consultatif de la circulation, réuni hier à la préfecture de police, sous la présidence de M. Lépine, a pris d'importantes décisions. MM. Duval-Arnould, Froment-Meurice, Ernest Caron, Chéroux, Turot, Massard, conseillers municipaux, assistaient à la réunion ainsi que MM. Laurent, de Pontich, Touny, etc.

Le comité s'est occupé de l'encroisement du boulevard des Italiens, à l'endroit où s'arrêtent les omnibus et les autobus. Il a été décidé qu'on remplacerait le pavage en bois par de l'asphalte et qu'on édifierait, au milieu de la chaussée, un refuge étroit mais long sur lequel les voyageurs qui attendent le passage des omnibus auroient accès. On a proposé, en outre, l'établissement d'un kiosque sur le trottoir opposé à celui où se trouve le bureau principal. On éviterait l'encroisement des voitures dont les voyageurs se plaignent, en faisant dorénavant stationner d'un côté du boulevard les autobus venant de la rue Richelieu et en faisant arrêter le long de l'autre trottoir les autobus sortant de la rue de la Paix et se dirigeant vers la rue Richelieu.

En ce qui concerne la maraude, on est tombé d'accord sur deux points :

1° Les cochers ne pourront plus exécuter le demi-tour, c'est-à-dire qu'il leur sera défendu de s'arrêter brusquement, lorsqu'ils seront à vide, et de changer de direction en faisant tourner complètement le cheval et la voiture ;

2° Ils seront obligés d'obtempérer aux réquisitions des agents. Au lieu de parlementer avec un cocher, le client réclamera l'avis d'un agent qui donnera un ordre que le cocher, sous peine de contravention et de mise à pied, devra exécuter.

Le comité a décidé encore qu'à toutes les portes de Paris la sortie s'effectuerait à droite, selon la coutume française.

On s'est occupé, en dernier lieu, de la visite technique que les moteurs de voitures automobiles de place qui ont été passés à la fourrière et des camions automobiles (poids lourds), camions appartenant à des raffineries ou servant au transport du papier des journaux, dont la répartition gène des habitants des quartiers de Paris et dont la circulation dans les rues et sur les boulevards offre de nombreux inconvénients. Le comité est actuellement désarmé. La loi de 1851 autorise la circulation dans les rues de toutes les voitures, sans limite de poids. Une révision des articles de la loi est donc nécessaire. Il a été décidé qu'on soumettrait le cas au ministre des travaux publics, et qu'on lui demanderait de faire modifier la loi de 1851 par le Parlement.

Janville.

Le Tremblement de terre

La situation aux pays sinistrés

(Par dépêche de notre correspondant particulier.)

Rome, 27 janvier.

Peu à peu la vie reprend dans les provinces victimes du tremblement de terre. Après avoir visité Reggio, le général Maza, constatant que les services y fonctionnent régulièrement, a ordonné le renvoi de deux compagnies d'infanterie à Rome. Quatre autres compagnies partiront aujourd'hui.

Un industriel a demandé la concession d'un terrain en vue d'y faire ériger une grande baraque destinée à contenir sa fabrique de tissus où, avant le tremblement de terre, quatre cents ouvriers étaient occupés.

L'ambassadeur d'Espagne est venu visiter Reggio de Calabre ; il s'est beaucoup intéressé au sort des survivants et à l'organisation des travaux de reconstruction et des différents services. Il est allé ensuite à bord du vapeur *Umberto*

prendre congé du général Mazzitelli.

L'ambassadeur, outre de l'argent, a laissé à la municipalité des vêtements pour les nécessiteux.

Le vaisseau *Princesse-des-Asturies* part aujourd'hui pour Calabre.

Un grand incendie a éclaté à bord du *Giovannina-Nicolo*, voilier de 120 tonnes chargé de benzine. Il est impossible d'éteindre le feu ; les torpilleurs qui se trouvaient à proximité ont dû être éloignés. Les flammes montent à 8 mètres de hauteur ; une fumée épaisse est poussée vers la ville.

Les magasins de charbon ne courent aucun danger.

Le yacht *Princesse-Alice*, appartenant au prince de Monaco, est arrivé à Naples, apportant 539 caisses de vêtements, 300 caisses de vivres et autres secours pour les sinistrés de la Calabre et de la Sicile.

Félix.

Hors d'Italie

Le roi Manuel, la reine Amélie, le duc d'Orléans, les ministres, les dignitaires, le personnel de la légation et du consulat d'Italie, le nonce et les membres du corps diplomatique, ont assisté à la cathédrale à un *Requiem* solennel, à la mémoire des victimes italiennes.

Le patriarche de Lisbonne a donné l'absoute. Un régiment d'infanterie formait une garde d'honneur. La reine Pia n'a pas assisté à cette cérémonie ; elle est toujours indisposée. Le roi Manuel portait l'uniforme de la marine italienne et une décoration italienne.

On mande de Londres que la souscription du lord-maire pour les victimes des tremblements de terre d'Italie atteint 120,000 livres sterling, soit 3 millions de francs.

LA CROIX-ROUGE FRANÇAISE

Mme Fortoul, infirmière-major de la Société de secours aux blessés, est rentrée hier matin à Paris, où l'avaient précédée de quelques heures Mme la générale Hervé et Mlle de Caters.

Mlle Jeanne Lefèvre, Mmes Chauvin et Cacaouat, de l'Union des Femmes de France, sont également de retour depuis hier.

Toutes ces dames se déclarent extrêmement touchées de l'accueil qu'elles ont reçu en Italie et de la confiance que leur ont témoignée, dès qu'elles les ont vues à l'œuvre, les médecins des hôpitaux dans lesquels elles avaient été réparties. Elles rendent hommage, de leur côté, à l'admirable organisation de la Croix-Rouge italienne, qui fonctionne comme un rouage essentiel de l'armée et qui est d'ailleurs officiellement militarisée.

Le comité permanent de la Croix-Rouge française qui vient d'être institué pour continuer l'assistance aux sinistrés se tiendra en communication constante avec M. Demoutier, président de la Chambre de commerce à Naples, qui a accepté avec le dévouement le plus empressé d'être son correspondant en Italie.

Ce comité, composé de MM. le vicomte Emmanuel d'Harcourt et le vicomte de Nantois, pour la Société de secours aux blessés ; du docteur Boulioum, pour l'Union des Femmes de France, et de la comtesse Lunzi, pour l'Association des Dames françaises, après avoir assuré l'envoi en Sicile et Calabre des bois de baraquements et d'abris pour les sinistrés, se préoccupe maintenant des subventions à accorder aux orphelins dans lesquels ont été ou pourront être recueillis les enfants dont les parents ont été tués dans le cataclysme.

M. le vicomte de Nantois étudie spécialement cette dernière question, qui est tout particulièrement intéressante : « On a ouvert partout, en Italie, des refuges pour les orphelins sinistrés, nous disaient hier au siège de la Croix-Rouge, et le premier élan a été très beau et très efficace. Il s'agit donc pour nous maintenant plutôt de subventionner des orphelins existants, que d'en créer de nouveaux. Et, à cette fin, il y a lieu de nous enquérir de ceux de ces établissements qui sont les mieux organisés, les plus pratiques. C'est à ces derniers que nous devons nous intéresser.

Il y en a deux notamment qui retiennent pour le moment l'attention de M. de Nantois et du comité. L'un, qui a déjà recueilli un très grand nombre d'enfants trouvés errant en Sicile, en Calabre et autour des hôpitaux de Naples où les pauvres petits cherchaient vainement leurs parents disparus, et qui fonctionne admirablement, est à Turin. Celui-ci a été institué par S. A. I. et R. la duchesse Latitia d'Aoste. On lui a déjà envoyé une subvention prise, non sur les fonds du syndicat de la Presse, mais sur ceux qu'a produits la souscription particulière de la Société de secours aux blessés. Il conviendra de lui continuer cette assistance. L'autre, en Calabre, mérite également les soins de la Croix-Rouge française.

Ces deux orphelins et ceux des autres établissements du même genre, déjà existants, qui justifieraient d'une organisation aussi parfaite, pourraient être subventionnés désormais à l'aide des reliquats des souscriptions des trois Sociétés de la Croix-Rouge et des fonds que le syndicat de la Presse mettrait encore à la disposition de ces dernières.

LA JOURNÉE

Le Parlement : Au Sénat, le bien de famille insaisissable. — A la Chambre, suite de l'impôt sur le revenu.

Mariages : Au comte François-Gaston Nyl, lieutenant au 44^e dragons, avec Mlle de Briel, fille du comte et de la comtesse, née Gramont (Saint-Pierre du Gros-Cailion, midi).

Obsèques : M. Georges Osmond, ancien chef de cabinet du ministre de l'Instruction publique (Saint-Augustin). — Le vice-amiral Galibier, ancien ministre de la marine (Madeleine, dix heures).

Fête : Soirée de « menus plaisirs » au cercle de l'Union artistique (neuf heures et demie).

Exposition : Ameublements, Tapisseries, Décorations arabes. Chez Mercier frères, 100, faubourg Saint-Antoine.

Cours et conférences : A l'Institut catholique, 19, rue d'Assas : Cours de M. Lebrun : « Les Origines de l'Apologétique chrétienne : la lutte contre le judaïsme et le gnosticisme ».

A l'Ecole des hautes études sociales, 163 rue de la Sorbonne : M. La Flize : « Exercice, pratiques de parole en public » (quatre heures un quart). — M. Toutain : « Rapports de

l'enseignement primaire et de l'enseignement technique » (quatre heures et demie). — M. H. Guérnat : « Cours pratique de journalisme » (cinq heures et demie). — M. d'Aval : « Les Découvertes de l'histoire économique » (cinq heures et demie). — M. Henry Expert : « Chants de France et d'Italie au dix-septième et au dix-huitième siècle » (huit heures trois quarts).

Au Collège libre des sciences sociales, 28, rue Serpente : M. Loppetier : « Le Système fiscal anglais » (quatre heures et demie). — M. Agache : « Histoire sociale des beaux-arts » (cinq heures et demie).

M. Journa : « Annélides, mollusques et zoophytes » (Muséum, dix heures et demie). — M. Clerc-Tampal : « La Marine au dix-septième siècle » (Ligue maritime française, 39, boulevard des Capucines, cinq heures).

M. Le Dantec : « Lamarck et Darwin » (Sorbonne, amphithéâtre Richelieu, neuf heures). — M. Belot : « Le Problème premier de l'éducation morale » (Ecole professionnelle d'assistance aux malades, 10, rue Amyot, dix heures). — M. Van Tieghem : « Organographie et physiologie végétale » (Muséum, neuf heures du matin). — M. Yvon Delbos : « Rabelais et Tholème, Fénelon et Salente » (457, faubourg Saint-Antoine, huit heures et demie).

M. le docteur Poupis : « Le Mariage et l'Amour dans les différents pays » (Palais des Sociétés savantes, 8, rue Danton, huit heures et demie). — M. G. Lanson : « La Crise des méthodes dans l'enseignement du français » (Musée pédagogique, 44, rue Gay-Lussac, quatre heures). — M. E. Vincent : « Le Roman » (Militants du devoir chrétien, 433, avenue de Clichy, huit heures trois quarts). — Mme Henricque de l'état-major : « La Croix-Rouge » (l'Association des Dames françaises, son œuvre et son enseignement » (salle de la Société de géographie, neuf heures).

Banquets : Cinquantenaire de l'Association amicale des anciens élèves du lycée Condorcet, sous la présidence de M. Jules Claretie, de l'Académie française (restaurant Marguery, sept heures).

Informations

Légion d'honneur. — Par décret rendu sur la proposition du ministre de l'Instruction publique et des beaux-arts sont nommés dans la Légion d'honneur au grade de chevalier : M. Bourdeau, professeur au Conservatoire national de musique et de déclamation ; M. Ridel, peintre.

Beaux-Arts. — Le jury de peinture a rendu son jugement dans le concours d'esquisses ouvert entre les élèves de tous les ateliers des Beaux-Arts.

Les récompenses ont été ainsi attribuées : 1^{re} médaille, M. Imbs, élève de L.-O. Merzon ; 2^e médaille, M. Marc de Castany, élève de Cornon ; 3^e médaille, Mlle Rozet, élève d'Hubert ; 4^e médaille, M. Connecion, élève de Ferrier.

Ont été mentionnés : MM. Merle, Buzon, élèves de Ferrier ; Jéty, élève de Lefèvre et Fleury.

Conférences françaises en Alsace-Lorraine. — M. Emile Heinzelin va faire en Alsace-Lorraine une série de conférences. Le 31 janvier, à Strasbourg, il traitera de « l'Influence civilisatrice de la langue française » ; le 30, à Saint-Marie-aux-Mines, il parlera de « l'Education de la jeunesse moderne ».

On annonce que M. Chauffard, l'éminent clinicien, va être nommé professeur et occuper la chaire de l'histoire de la médecine. Il y remplacera M. Gilbert Ballet, qui vient, sur sa demande, comme nous l'avons annoncé, d'être appelé à la chaire de clinique de pathologie mentale.

Gazette des Tribunaux

COUR D'ASSISES DU CHER : L'empoisonneuse de Saint-Amand.

(De notre envoyé spécial)

Pendant que, dans la nuit glacée, la foule, devant le palais de Jacques Cour, attend le passage de la voiture cellulaire qui ramène en prison celle que partout ici on appelle « l'empoisonneuse », il est dans Bourges un pauvre homme très triste que l'on entretient le soir à l'hôtel, ou après dîner, dans les cafés. L'air sympathique et doux, il semble qu'il ait un regard de pitié, une parole de réconfort. C'est Eusèbe Gilbert, le mari de l'accusée. Le soir, au repas, dans la grande salle de l'hôtel Central, il se trouve par le hasard des places voisin avec les médecins légistes qui ont exhumé son père et sa mère, fouillés dans les cadavres décomposés de ceux qu'il aimait pour rechercher et retrouver cet arsenic que sa propre femme est accusée de leur avoir donné.

Il est là, entouré de quelques amis, paysans en blouse, témoins à décharge cités par la défense. Il écoute anxieux ce qu'on dit autour de lui, essayant de deviner les pensées. Quelle sera la journée du lendemain ? Quelle sera la sentence ? Pauvre être qui pleure et qui doute, qui a une fille et qui pense à elle. Quel sera le sort de cette enfant ? Il se le demande avec angoisse. « On a été si dur pour sa mère », dit-il avec tristesse, les larmes aux yeux, implacables. Qui sait si demain l'on ne montrera pas du doigt la fille de « l'empoisonneuse » ? Le problème est douloureux pour ce malheureux, et il le dit avec des larmes dans la voix : il a vu mourir les siens et il a hier entendu un avocat général requérir les travaux forcés à perpétuité contre celle qui est sa femme, contre la mère d'un enfant de dix ans, qui là-bas, à Saint-Amand, attend aussi le verdict des jurés.

Et le pauvre Eusèbe Gilbert, touchant et doux, remercie de la parole d'encouragement banal et vague ou de la poignée de main silencieuse qui rappelle les serments de main aux jours d'enfermement. Il les aimait tendrement « ses vieux », et l'avocat général lisait hier une singulière lettre écrite par Eusèbe Gilbert après leur mort. Ce paysan sentimental avait enfermé dans une petite boîte en bois quelques souvenirs, reliques de ses parents, vieux sabots, vieux pantalons hors d'usage, le verre dans lequel son père avait bu pour la dernière fois et, sur ces objets, avant de refermer le coffre, il avait placé une lettre, une sorte de testament précédée et suivie de larges croix funèbres tracées à l'encre noire.

Mes vieux parents sont morts à la suite de violentes commotions. Ils ont travaillé jusqu'à la fin et sont morts en travaillant. Ils n'avaient qu'un désir, nous voir heureux. C'est en souvenir de nos bons parents que j'enferme avec cette lettre ces objets comme reliques dans cette caisse. Après ou même avant ma mort, ceux qui trouveraient ce coffre et ces objets sont priés de les considérer comme des reliques. Si ce coffre et ces

objets ne sont pas transmis à ma fille, je désire les emporter avec moi dans la tombe.

Et, assis dans la foule à l'audience, Eusèbe Gilbert entendait l'avocat général accuser Jeanne Gilbert d'avoir ouvert ce coffre, violé, profané ces reliques saintes, lu cette lettre, afin de savoir si son mari ne la soupçonnait pas d'avoir empoisonné ses parents, et l'ail fixé sur cette créature impénétrable et mystérieuse, il essayait en vain de lui arracher son secret.

Dans quelques heures, il reprendra le chemin du logis. Sa

théâtre, avaient, hier, pour conséquence lointaine, un procès devant la 1^{re} Chambre du tribunal entre locataire et propriétaire.

Le locataire est Najib-pacha, ancien sous-secrétaire d'Etat du commerce et des travaux publics en Turquie.

Désireux d'avoir un pied-à-terre à Paris, Najib-pacha louait, dans les derniers jours de l'année 1907, un petit hôtel, avenue Henri-Martin. Le loyer était de 15,000 francs par an.

Le propriétaire avait stipulé, dans le bail, qu'à défaut du paiement d'un terme de loyer écoulé, saisie des meubles pourrait être opérée sur un simple commandement et que résiliation du bail s'en suivrait.

Quand vint le terme d'octobre, le sous-secrétaire d'Etat du commerce et des travaux publics de Turquie oublia de payer le terme de son loyer parisien. Il était quelque peu excusable, se trouvant alors emprisonné, grâce au jeu des révolutions, comme dirait M. Joseph Prudhomme.

Quant au propriétaire du petit hôtel de l'avenue Henri-Martin, sans souci des événements politiques de Turquie et de leurs conséquences, il cribla son locataire de papiers timbrés, ce celui-ci n'eut même pas la distraction de recevoir, la signification des actes de procédure étant faite à Paris et non à Constantinople.

Malgré son emprisonnement, Najib-pacha finit par apprendre qu'une procédure de saisie et de résiliation de bail était engagée contre lui, en France. Il fit aussitôt offrir par huissier le paiement du terme arriéré. Après quoi, il intenta contre son propriétaire un procès en 50,000 francs de dommages-intérêts.

L'affaire a été jugée hier par la 1^{re} Chambre, après plaidoiries de M^{rs} Faye et Lalle et conclusions de M. le substitut, M^{rs} Matter.

Najib-pacha obtint la déclaration de nullité des actes de procédure, qui auraient dû lui être signifiés en Turquie. Quant aux dommages-intérêts réclamés, il est admis à faire, par enquête, la preuve que les poursuites exercées lui ont occasionné un grave préjudice.

Intérim.

(DE NOTRE CORRESPONDANT)

Clement. — La croix de Vergongheon. — Nos lecteurs se souviennent de l'affaire de la croix de Vergongheon, que notre collaborateur Julien de Narfon a si clairement exposée. Le 14 juillet dernier, le citoyen Robert, maire socialiste de Vergongheon (Haute-Loire), après une délibération du Conseil municipal, fit renverser un calvaire et une croix qui se dressaient sur un piédestal dans le jardin du presbytère, régulièrement loué à l'abbé Terrasse.

Le curé qui entourait la croix de ses bras, fut violemment arraché du piédestal après une résistance de trois heures. A la suite de ces faits, l'abbé Terrasse assigna le maire devant le tribunal de Brioude pour abus d'autorité, violence et violation de domicile. Les faits étaient flagrants, mais par un jugement qui constituait un déni de justice et dont toute la presse s'est occupée, le Tribunal correctionnel de Brioude débouta l'abbé Terrasse de sa demande.

Appel fut interjeté de ce jugement devant la Cour de Riom. La Cour a rendu ce soir son arrêt qui casse le premier jugement, faisant sienne la thèse des avocats du curé, M^{rs} Casati et Salvé. Le ministère public n'ayant pas relevé appel du premier jugement, la Cour ne pouvait prononcer de peine correctionnelle. Elle a condamné le maire à 600 francs de dommages-intérêts et à tous les dépens de première instance et d'appel. Les trois ouvriers qui avaient démolé le Calvaire sont acquittés, la Cour ayant admis qu'ils avaient pu agir de bonne foi, croyant la réquisition du maire régulière. — MONTIEL.

Nouvelles Diverses

LA CHARITÉ

Nous avons reçu pour la famille Boyer, recommandée par le *Figaro* : Mme M. D., 20 fr. ; M. B., 10 fr. ; Mme L. B., 20 fr. ; A. B. C., 20 fr. ; Mme D., 20 fr. Total : 90 fr.

Avec les souscriptions antérieures : 320 fr.

TROUBLES A L'ECOLE D'ELECTRICITE

Dés troubles se sont produits hier à l'Ecole d'électricité, rue Violet. A la suite du renvoi d'un professeur, M. Casanova, quelques meneurs, élèves externes, ont entraîné leurs camarades internes et organisé une manifestation.

M. Cheuvion, directeur, a licencié l'école jusqu'à lundi. Les quatre cent cinquante élèves se sont alors rendus dans la soirée rue Falguère, où ils ont essayé de débaucher les élèves d'une autre école d'électricité.

Six arrestations ont été opérées. Les manifestants criaient : « Conspuez Cheuvion ! » et aussi : « A bas Thalamas ! »

LE DRAME DE L'IMPASSE RONSI

Sur commission rogatoire de M. André, un fonctionnaire de la Sûreté s'est rendu à Montbéliard pour y procéder à une enquête sur la famille Japy. Il s'est surtout occupé de l'affaire du percepteur qui s'était ligoté lui-même, affaire que notre collaborateur Georges Bourdon a racontée récemment.

Par un motif de discrétion qu'on comprendra, Georges Bourdon avait appelé Brévard, le triste héros de ce pseudo-drame. Restitutions-lui son vrai nom et disons qu'il s'appellait Peullard et que l'affaire s'est passée en 1885.

L'envoyé de M. André, après son enquête qui, d'après lui, si elle eût été faite au début, eût motivé l'arrestation immédiate de Mme Steinheil, est reparti continuer ses investigations à Belfort, d'où il se rendra à Dijon.

M. André avait fait venir hier Mariette Wolff pour lui faire confirmer un point important. Au cours de son instruction, le juge avait établi que, chaque année, quand on partait pour le Vert-Logis, on faisait venir Tur, le chien de berger, pour garder la maison de l'Impasse Ronsin.

Mariette Wolff a confirmé qu'en 1906, 1907 et 1908, Tur était constamment resté avec le domestique qui gardait la villa Ronsin. Par une dérogation fâcheuse aux habitudes prises, Mme Steinheil l'a fait renvoyer la veille du crime.

Le juge a également fait préciser les circonstances dans lesquelles Mme Steinheil a prononcé ces mots : « Enfin, je suis libre. » Ce n'est point, dit Mariette, après le double assassinat, mais plus tard, au moment où elle allait partir à Louviers. Après avoir reparlé encore une fois des hommes masqués et des lévites, Mme Steinheil ajouta en soupirant : « Enfin, je suis libre. »

Dernier éclaircissement : l'histoire des lévites qui auraient, disait-on, été brûlés dans une maison, peu après le crime, ce qui, d'après Mme Steinheil et ses amis, démontrerait la véracité de son récit. Il s'agit tout simplement d'un vieux pantalon bleu et d'un corsage de laine qu'un locataire de la maison 4 bis, impasse de l'Enfant-Jésus, avait fourrés dans le tuyau de la cheminée pour donner plus de tirage à son poêle. Au mois d'octobre dernier, les fumistes venant ramoner la cheminée ont trouvé ces loques à demi calcinées et les ont brûlées tout à fait. Cela n'a, au vu, aucun rapport avec l'affaire.

LA GRÈVE DES CAMIONNEURS

Les camionneurs grévistes ont parcouru hier le quartier Saint-Georges, arrêtant les attelages et débauchant les travailleurs.

On n'a pu arrêter les grévistes qui ont fui dans différentes directions.

PRIS POUR UN VOLEUR

Une désagréable mésaventure est arrivée hier à l'inspecteur Guillaume, du quartier de la Goutte-d'Or, qui appartient depuis trois jours seulement à la police et n'est pas encore muni d'une carte de service.

Guillaume avait été chargé de vérifier un renseignement dans une maison de la rue Léon et, comme la concierge était absente, il entra dans sa loge pour l'attendre.

Quand la concierge revint, elle prit l'inspecteur pour un voleur et amena contre lui tous les locataires, qui accoururent armés de tringles et de revolvers.

On alla chercher des agents, et ce ne fut qu'au commissariat de M. Montheuil que l'inspecteur Guillaume put se justifier.

LE CRIME DE LA RUE JEAN-BEAUSIRE

Henri Paris, le meurtrier présumé de Martha Plisson, trouvée assassinée rue Jean-Beausire dans les circonstances que nous avons relatées, a été interrogé hier par M. Leydet, juge d'instruction, en présence de son avocat, M. Léon Rioux.

Paris proteste énergiquement de son innocence.

Jean de Paris.

TÉLÉGRAMMES & CORRESPONDANCES

Les navires des Etats-Unis quittent

les eaux françaises

Marseille. — C'est en présence d'une foule considérable, accourue sur les quais du bassin National, que le croiseur cuirassé *Georgia*, portant pavillon du contre-amiral Wainwright, a appareillé ce matin. A huit heures et demie, il a levé l'ancre et a pris la mer en passant devant les trois autres cuirassés *Nebraska*, *Rhode Island* et *New Jersey*, qui ont salué au passage le pavillon de l'amiral.

Une heure après, le *Nebraska* levait l'ancre à son tour et rejoignait le *Georgia*, puis les deux navires s'éloignaient en ligne de file, saluant, avant de disparaître, la terre de France.

Peu après, le transport américain *Culgoa* entrant à Marseille pour faire ses approvisionnements pour toute l'escadre américaine, qu'il rejoindra à Gibraltar.

Villefranche. — L'escadre américaine a quitté Villefranche à 4 h. 30. Elle a défilé lentement devant Nice dans l'ordre suivant : *Connecticut*, *Vermont*, *Kansas*, *Minnesota*.

A l'occasion de ce départ, l'ambassadeur des Etats-Unis en France a offert un déjeuner dans les salons du restaurant du Grand-Cercle, au Casino municipal. Assistaient à ce déjeuner : l'amiral Sperry, le préfet des Alpes-Maritimes, le maire de Nice, M. Léon Bourgeois, le général gouverneur, le secrétaire général de la préfecture, les officiers de l'escadre américaine.

Des toasts ont été portés par l'ambassadeur au Président Fallières et par le préfet au président Roosevelt.

M. Léon Bourgeois a porté la santé de l'ambassadeur et l'amiral Sperry a répondu en anglais pour rappeler les liens qui l'attachaient à M. Léon Bourgeois avec lequel il avait collaboré au Congrès de la Haye.

Un village en feu

Epinal. — A Domèvre-sur-Avière, un violent incendie vient d'éclater. Trois grosses maisons de culture sont en train de flamber. L'incendie a gagné l'église. Le clocher est en flammes. Des secours sont envoyés d'Epinal.

Chambéry. — Un violent incendie a complètement détruit huit maisons à Bourgoin. Douze ménages composés de cinquante personnes sont sans abri.

Argus.

AVIS DIVERS

DÉJEZ-VOUS des contre-façons de la FLEUR DE PÊCHE, poudre de riz incomparable de la Parfums Exotique, 35, rue du 4-Septembre.

CONSTIPATION. — Le soir, avant dîner, un ou deux GRAINS DE VALS.

LES THÉÂTRES

Théâtre Sarah-Bernhardt : La Fille des Rabenstein, pièce en quatre actes et cinq tableaux de E. de Wildenbruch, traduction de M. Maurice Rémon et M. N. Valentin. — *Bohémos*, un acte en vers de M. Miguel Zamacoïs.

Théâtre du Châtelet : Les Aventures de Gavroche, pièce en quatre actes de MM. V. Parlay et G. Marot.

M. de Wildenbruch, qui mourut récemment, fut un des auteurs les plus importants, sinon les plus applaudis, de l'Allemagne. L'Empereur, qui reconnaît ses bons serviteurs même parmi les favoris des Muses et qui est un peu lui-même un homme de théâtre, goûta particulièrement ce romantique affaré dont le lyrisme servait la Couronne avec un zèle infatigable. L'auteur de la Fille des Rabenstein ne se contenta pas, en effet, d'offrir à ses compatriotes un tableau de la vie qui pouvait mener, dans leurs châteaux forts, les derniers bourgeois : il leur suggéra encore, par l'exemple d'un héros du seizième siècle, des avis excellents sur les avantages de l'expansion coloniale. Ainsi l'œuvre de M. de Wildenbruch est d'abord un hymne à la gloire de la grande Allemagne. Toute cette partie exclusivement nationale de la Fille des Rabenstein qui, sans doute, ne fut pas étrangère au succès du drame dans le théâtre d'outre-Rhin, nous laisse assez indifférents. Il faut reconnaître que la pièce elle-même ne nous intéresse pas beaucoup plus.

Bersabe est l'héritière d'un de ces beaux et fiers brigands qui, du haut de leurs bûches, rançonnaient les voyageurs. Cette petite fleur sauvage qui pousse sur le rocher où se trouve le repaire du baron de Rabenstein a toute la pureté et la noblesse qui sont de tradition chez les filles de bandits depuis 1830. Un jour, son père, attaque le jeune Barthélemy Welzer qui se rend, à la tête d'une compagnie, au-devant de sa fiancée, Ursule Melber. Dans cette rencontre, Rabenstein est tué ; Barthélemy, blessé grièvement, est ramené au château où l'amour subit de Bersabe le sauve des soudards qui prétendent l'achever. Cette jeune personne, moins farouche que Chimène, ne songe pas une minute à combattre sa passion naissante. Le brave Welzer, de son côté, n'est pas insensible au charme de Bersabe ; lui aussi, il a reçu le « coup de foudre ». Il part néanmoins, le cœur plein du souvenir de la bien-aimée.

Quand il revient, peu de temps après, c'est pour faire le siège du burg. Les riches bourgeois d'Augsbourg, dont les Welzer sont les premiers représentants, ont résolu d'en finir avec les survivants de la bande et de raser le nid des Rabenstein. Bersabe, qui a tué d'un coup d'arbalète sa rivale Ursule Melber, est et il doit s'attendre à payer en conséquence.

Je n'ai réellement pas eu encore le temps de me mettre au courant de la vie de New-York et je crois préférable que vous m'indiquiez vous-même quels honneurs je puis lui demander.

Il me semble que si j'étais à votre place je lui demanderais une provision de cinquante mille dollars. Je crois qu'il doit s'attendre au moins à ce chiffre-là. Montagut eut peine à réprimer un sursaut.

Cinquante mille dollars ! La tête lui tournait. Mais, se remémorant tout à coup sa résolution de traiter les affaires avec impassibilité, il hochait gravement la tête et dit :

— Très bien, je vous remercie. Au bout d'un moment il reprit :

— Je souhaite de me montrer à la hauteur de ma tâche et de défendre mon client à son entière satisfaction.

— Il ne vous reste, en effet, qu'à faire la preuve de votre capacité ; je n'ai pu naturellement répondre que de votre courage et de votre loyauté.

— Il voudra bien comprendre sans doute que, nouveau venu comme je le suis, il faudra que je prenne le temps d'étudier la situation.

— Evidemment. Vous verrez d'ailleurs que M. Hasbrook a lui-même une connaissance approfondie de notre législation. Il a déjà fait une bonne partie de la besogne. Il est très facile, vous vous en doutez bien, de trouver des consultations en pareille matière ; ce qui l'est moins, c'est de trouver quelqu'un qui veuille bien attacher le gilet.

— J'entends.

— Qui, quelqu'un qui veuille monter à cheval et faire le coup de feu !

— Là-dessus, le célèbre juge se mit selon son habitude à conter une anecdote, et celle-ci en amena d'autres. A la fin, ils se levèrent de table, se serrèrent la main pour sceller le marché et se séparèrent.

conduite, à Augsbourg où les juges la condamnent à mort. C'est Barthélemy qui le sauve en lui offrant sa main, au moment même où déjà le bourreau aiguisé son épée. Le père Welser, un peu surpris d'abord, — car en envoyant la milice assiéger Rabenstein, il ne croyait pas que celle-ci dût lui ramener un bru, — d'un biont son consentement ; les futurs époux iront ensemble coloniser les Indes occidentales et peut-être y fonder un empire.

Ce drame enfantin et vieillot à la fois est joué avec talent par Mlle Ventura, qui aura bientôt, espérons-le pour elle, une meilleure occasion de montrer ses mérites de tragédienne. MM. Jean Worms, Chamero et Mlle Desroches ont défendu la pièce avec beaucoup d'entrain.

La Fille des Rabenstein était accompagnée sur l'affiche par le délicieux *Bohémos* de M. Miguel Zamacoïs, dont la rayonnante fantaisie éclaira cette soirée assombrie de brumes germaniques. Ce petit acte, d'une émotion si fine sous sa verve jaillissante et qui fait songer dans le même temps au tendre Coppée du *Passant* et au Banville des *Odes funambulesques*, fut hier triomphalement accueilli. On sait que cette œuvre exquise eut pour marraine Mme Sarah Bernhardt, qui introduisit d'emblée dans la célébrité. Sans atteindre à la maîtrise de l'illustre tragédienne, Mme Rosni-Derys, qui représentait le rôle de *Bohémos*, fut tout à fait ravissante. Mlle Rosy représentait avec beaucoup de grâce le personnage de la courtisane Léonida et M. Bussière fut un Peruone très réjouissant dans sa gravité comique.

Le Châtelet a donné, sous le titre *Les Aventures de Gavroche*, un nouveau *Tour du monde* particulièrement accidenté et mis au goût du jour. On y voit une jeune fille, qui, partie à la recherche de son père, est égarée au pôle Nord par un perfide cousin, enlevée par des mâtélots, capturée par des Peaux-Rouges et sauvée enfin de ces disgrâces par le plus délégué des gamins de Paris. MM. Victor Darlay et Gaston Marot, qui sont des hommes de progrès et s'efforcent d'instruire en amusant, ajoutèrent à l'agrément de cette belle romanesque l'attrait d'une pièce d'acrobates. Le passage d'un aéroplane

AU CHATELET — Les Aventures de Gavroche.



M. Hamilton

Wright sur la scène passionna les spectateurs ; l'arrivée d'un paquebot les a vivement émus. Une large part du succès alla au cowboy Jack Joyce qui, non content d'abattre une douzaine de Peaux-Rouges afin de sauver « la jeune fille au

visage pâle », joue du lasso avec une rare adresse et dompte des chevaux sauvages admirablement dressés. L'interprétation est excellente avec MM. Arquillière, Hamilton, Milles Ninove, Pouget et Maylians.

Francis Chevassu.

Théâtre de la Gaîté : Isadora Duncan et son école d'enfants.

Paris a pu goûter hier un plaisir sans égal. Isadora Duncan, venue pour ainsi dire incognito chez nous, il y a cinq ans, sous les auspices de nos plus grands artistes peintres et sculpteurs, les Rodin, les Carrière, les Besnard, nous revient après un voyage triomphal en Allemagne, en Amérique, en Russie et en Angleterre.

Elle a donné à la Gaîté sa première matinée de danses, avec le concours de l'orchestre Lamoureux, qui joua de la musique de Gluck. La salle, comble, lui a fait l'accueil glorieux qu'elle méritait : on a battu des mains et on a acclamé sans cesse cette petite déesse vivante qui porte en ses bras et sur son cou divins toute la grâce et toute la noblesse des statuettes antiques. Tandis qu'elle dansait sur des airs de *Viphiénie* en *Aulide*, notre grand dessinateur Sém disait, enthousiasmé : « On dirait qu'on voit la musique et qu'on entend ses gestes ». Impossible de mieux définir l'admirable érythmie de ses mouvements qui fait, avec sa grâce, tout son génie.

L'étonnante variété de cet art sans pareil s'est surtout fait sentir dans la *Bacchanale* et la *Scyllienne* de Gluck, qu'elle a dansées avec une sorte de fureur divine, sans jamais sortir de la belle tenue classique, légère, gracieuse toujours, et juvénile.

Puis ce fut le tour de l'école d'enfants d'Isadora Duncan. Comment rendre l'ineffable douceur, l'émouvante et suave beauté de ce spectacle ? Une douzaine de petits anges aux cheveux bouclés, ceints d'un ruban pâle, aux grands yeux purs levés vers le ciel, marchent, glissent, volent, sur une musique parfaitement adaptée, avec des mouvements délicats, idéalement candides et chastes. Leurs pieds nus, la tunique de soie qui couvre leur petit corps ingénu, leur léger et bondissant créent l'illusion de jeunes siréennes qui seraient descendus sur terre pour éveiller en nous la joie des paradis.

Quand elles appurent les mains pleines de fleurs et qu'elles dansèrent leur ronde merveilleuse autour d'Isadora Duncan qui paraissait leur grande sœur maternelle, l'enthousiasme éclata. C'était un plafond de Guido Reni tombé avec toute sa magnificence sur la scène de la Gaîté : c'était le Printemps de Botticelli soudain animé et vivifié par un émuant miracle. Le public artiste et délicat qui faisait une telle fête à la grande artiste eut peine à quitter la salle quand le rideau tomba.

A la sortie, on se précipita vers le bureau de location pour retenir des places aux matinées annoncées, dont la prochaine a lieu demain. La grande artiste sera cette fois, j'espère, enchantée du public de ce Paris qu'elle aime tant, parait-il.

L'orchestre, superbement conduit par M. Chevillard, a sa très grande part du succès de cette matinée.

Intérim.

LA SOIRÉE

AU THEATRE SARAH-BERNHARDT

Pendant que Mme Sarah-Bernhardt fait le tour de l'Europe en quatre-vingts succès, son vaillant théâtre ne chôme pas.

Il vient de nous donner un grand drame, la Fille des Rabenstein, qui intéressera tous ceux qui aiment encore le panache romantique et aussi tous ceux qui sont curieux des productions dramatiques étrangères. Car cette pièce, qui a eu en Allemagne un énorme succès, est l'œuvre de M. de Wildenbruch, un auteur célèbre en outre-Rhin ; elle a été traduite par M. Maurice Rémon et par Mme N. Valentin.

M. Maurice Bernhardt, directeur intérimaire, a monté la pièce avec un grand soin. Les décors sont beaux et les costumes magnifiques. Il y a là quelques pourpoints et quelques manteaux de grands seigneurs allemands dont se délecterait le peintre Roybet.

Mlle Ventura, de dame aux camélias qu'elle était hier, est passée fille de Rabenstein et dans cette nouvelle incarnation s'est taillé un nouveau succès. Rien de plus amusant et de plus intéressant que de la voir souple et menue bondir comme une chèvre sauvage dans les vieux burgond elle est l'âme.

Rien de plus amusant aussi que de la voir danser prestement et adroitement les bandes farouches qui défendent avec elle la vieille forteresse moyenâgeuse. Evidemment Mlle Ventura a suivi un cours de pansement ; elle pourra quand elle le voudra s'enrouler dans la Croix-Rouge.

Avec la Fille des Rabenstein le théâtre Sarah-Bernhardt a donné *Bohémos*, un acte en vers, sur lequel, grâce à la camaraderie affectueuse qui me lie à l'auteur, je puis vous donner quelques « tuyaux ».

Bohémos, aujourd'hui pièce heureuse, apourant une petite histoire. Elle a été refusée courtoisement par un grand nombre de théâtres parisiens, et non des moindres. Découragée, elle songeait à se suicider chez un éditeur quand, présentée par hasard à Mme Sarah-Bernhardt, elle connut tout à coup après la plus grande détresse la plus heureuse fortune : Mme Sarah Bernhardt la joua elle-même à Monte-Carlo avec un charme et un brio inimaginables.

Elle le joua depuis, quelquefois à Paris, mais exclusivement de bénéfices, de telle sorte que notre collaborateur et ami René Giroux a pu dire spirituellement que c'était la première fois, avant-hier, qu'on la donnait au bénéfice de l'auteur.

C'est dans un décor délicieux que se déroula cette pochade grecque ; ce décor représentait le jardin fouillé d'une taverne, surplombant la ville d'Athènes toute baignée de soleil. C'est Mme Rosni-Derys qui assume la tâche, plutôt ardue, de reprendre le rôle du poète athénien, que joua son illustre patronne. Elle n'a que plus de mérite d'avoir bien réussi. Elle a fait de *Bohémos* une sorte de gavage défilé, aux yeux pétillants de malice, et a conquis toute la salle par sa verve et par son entrain endiable.

Mme Rosy a repris le rôle qui fut créé par Mme Kerwisch, et dans sa jolie et légère robe couleur de soleil a été une tout à fait charmante Léonida.

Peruvone, que jadis incarnait M. Desjardins, c'est à présent M. Bussière, cocasse avec beaucoup de goût et de mesure sous le turban empanaché et sous la robe richissime du rastaquouère oriental.

Un Monsieur de l'Orchestre.

AVANT-PRÉMIÈRES

Les Bouffes-Parisiens annoncent, pour ce soir, la répétition générale de *4 fois 7, 28*, une comédie nouvelle de M. Romain Coolus, dont le talent a été si souvent applaudi sur la plupart de nos grandes scènes parisiennes. Répondant à notre collaborateur Serge Basset, qui lui demandait des renseignements sur cette pièce au titre original, le brillant écrivain lui a répondu par la lettre qui suit :

Le 27 janvier.

Mon cher ami,

J'ai gardé au théâtre des Bouffes-Parisiens une reconnaissance particulière. C'est sur cette scène que le cercle des « Escholiers », présidé alors par mon ami Robert de Flers — dont le nom est depuis devenu célèbre à d'autres titres, — fit représenter ma première comédie dramatique, *L'Enfant malade*, si remarquablement interprétée par Marthe Mellot, Gémier et Grand. Auparavant, Antoine et Lugné-Poe m'avaient accueilli au Théâtre libre et à l'Œuvre. Mais ce n'est qu'après la représentation de *L'Enfant malade* aux Bouffes que la critique dramatique me fit l'honneur d'articles importants et, passez-moi l'expression, d'« éreintements » sérieux. On me discuta ; donc j'existais.

Je me rappelle également sur cette même scène des Bouffes, où aura lieu ce soir la répétition générale de *4 fois 7, 28*, avoir assisté avec Edmond Rostand, à une répétition du *Plaisir de rompre*, l'acte subtil et profond de Jules Renard, que la Comédie-Française a eu l'heureuse idée de mettre à son répertoire.

Ce sont là des souvenirs. Aussi, lorsqu'il y a deux mois mon ami Richemond — que j'ai si énergiquement combattu au moment du trusi, car sur cette question nous sommes restés des adversaires irréductibles — vint m'annoncer qu'on lui confiait la direction des Bouffes et qu'il désirait en modifier le genre et consacrer cette scène à la comédie, j'eus un moment de grande joie. Et lorsqu'il ajouta qu'il avait l'intention d'inaugurer sa direction avec une pièce de moi, je fus très touché et aussi, à cause des souvenirs que je viens de rappeler, un peu ému. J'allais me retrouver sur cette scène où j'avais pour ainsi dire débuté et qui, ce soir, verra les débuts d'une jeune artiste dramatique, au talent charmant et vrai, sur qui, j'en suis sûr, Paris aura demain l'opinion flatteuse qu'en ont déjà son directeur et son auteur.

C'est ainsi que *4 fois 7, 28* fit son entrée aux Bouffes. Je serais ravi si vous n'aviez pas à annoncer sa sortie avant

Feuilleton du FIGARO du 28 Janvier

(25)

MÉTROPOLIS

X

— Suite —

Le jeune avocat songea tout de suite à Freddie Vandam qu'il avait vu au château d'Havens. La Fidélité était, en effet, la compagnie de Freddie.

— Le premier service que j'ai à vous demander, reprit le juge, c'est de vouloir bien, que vous acceptiez ou non l'affaire, considérer mon intervention comme absolument « entre nous ». Ma situation est tout bonnement celle-ci : J'ai protesté dans les réunions du conseil d'administration contre des procédés que je considère comme dangereux, et l'on n'a pas tenu compte de mes protestations. Quand mon ami m'a demandé conseil, je lui ai donné celui de plaider ; seulement, étant donnée ma situation, il ne faut pas que mon nom soit prononcé dans cette affaire. Vous me suivez bien ?

— Très bien, et je prends très volontiers l'engagement d'être discret.

— A merveille. Eh bien donc, l'irréguarité, en deux mots, consiste en ceci : Les compagnies accumulent des réserves énormes, qui, d'après la loi, appartiennent aux porteurs de police. Or les administrations de chaque compagnie retiennent par devers elles les dividendes, en raison de la puissance financière que leur donne la libre disposition de ces fonds accumulés, tant à elles qu'à leurs associés avec lesquelles elles sont associées. C'est là, à mon sens, une injustice manifeste et une situation extrêmement dangereuse.

— Je crois bien ! Mais comment un tel état de choses peut-il durer ? demanda Montagut, stupéfait d'une telle révélation, de source si autorisée.

— Il y a longtemps que cela dure.

— Alors, comment n'est-ce pas connu ?

— C'est connu de quiconque est au courant des affaires d'assurance. Si personne n'a encore protesté publiquement, c'est que les puissances intéressées à perpétuer cette injustice sont trop redoutables pour qu'on se soucie de leur rompre en visière.

Montagut redoubla d'attention.

— Continuez, dit-il simplement.

— La situation est claire : mon ami, M. Hasbrook, veut intenter un procès à la compagnie « la Fidélité », pour l'obliger à lui verser sa quote-part des réserves. Il tient à ce que ce procès soit mené rondement, et poussé jusqu'à la Cour suprême.

— Vous ne me direz pas que vous avez eu de la difficulté à trouver dans tout New-York un avocat qui pût se charger

